LA VILLE, MODE D'EMPLOI

Inventaire d'habitations ordinaires

Considérons cet énoncé théorique comme une *expérience* dans laquelle,

Les romans de Georges Perec seraient l'*outil à voir la ville*.
Le site familier et quotidien de Lausanne serait le *laboratoire de recherche*.
Et le résultat de cette entreprise serait donc simplement une *tentative d'observation naturaliste de la ville*, préalable au projet d'architecture, sous la forme d'un *inventaire*.

L'*ordinaire*, le *langage* et le *caractère*, le *type* et l'*espèce*, seraient autant de notions qu'il semblerait important de définir pour éclairer cette étude.

Etienne-Louis Boullée (1728-1799),
Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy (1755-1849),
Augustin Antoine Cournot (1801-1877),
Walter Benjamin (1892-1940),
Michel de Certeau (1925-1986),
Aldo Rossi (1931-1997),
Georges Perec (1936-1982),
entre autres, en constitueraient la bibliothèque.

LA VILLE, MODE D'EMPLOI

Inventaire d'habitations ordinaires

Énoncé théorique de Master

Inventaire

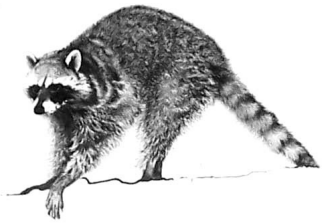
Une pierre
deux maisons
trois ruines
quatre fossoyeurs
un jardin des fleurs

un raton laveur

une douzaine d'huîtres un citron un pain
un rayon de soleil
une lame de fond
six musiciens
une porte avec son paillasson
un monsieur décoré de la légion d'honneur

un autre raton laveur

un sculpteur qui sculpte des Napoléon
la fleur qu'on appelle souci
deux amoureux sur un grand lit
un receveur des contributions une chaise trois dindons
un ecclésiastique un furoncle
une guêpe
un rein flottant
une écurie de courses
un fils indigne deux frères dominicains trois sauterelles un strapontin
deux filles de joie un oncle Cyprien
une Mater dolorosa trois papas gâteau deux chèvres de Monsieur Seguin
un talon Louis XV
un fauteuil Louis XVI
un buffet Henri II deux buffets Henri III trois buffets Henri IV
un tiroir dépareillé
une pelote de ficelle deux épingles de sûreté un monsieur âgé
une Victoire de Samothrace un comptable deux aides-comptables
un homme du monde deux chirurgiens trois végétariens
un cannibale
une expédition coloniale un cheval entier une demi-pinte de bon
sang une mouche tsé-tsé
un homard à l'américaine un jardin à la française
deux pommes à l'anglaise
un face-à-main un valet de pied un orphelin un poumon d'acier
un jour de gloire



une semaine de bonté
un mois de Marie
une année terrible
une minute de silence
une seconde d'inattention
et ...

cinq ou six ratons laveurs

un petit garçon qui entre à l'école en pleurant
un petit garçon qui sort de l'école en riant
une fourmi
deux pierres à briquet
dix-sept éléphants un juge d'instruction en vacances assis sur un pliant
un paysage avec beaucoup d'herbe verte dedans
une vache
un taureau
deux belles amours trois grandes orgues un veau marengo
un soleil d'Austerlitz
un siphon d'eau de Seltz
un vin blanc citron
un Petit Poucet un grand pardon un calvaire de pierre une échelle de corde
deux soeurs latines trois dimensions douze apôtres mille et une nuits
trente-deux positions six parties du monde cinq points cardinaux
dix ans de bons et loyaux services sept péchés capitaux deux doigts
de la main dix gouttes avant chaque repas trente jours de prison
dont quinze de cellule cinq minutes d'entracte
et ...

plusieurs ratons laveurs.

Jacques Prévert, *Paroles,* Le Point du Jour, 1956

Table des matières

Pour une théorie de l'observation
page 11

Le logement comme définition de l'ordinaire
page 15

La description, méthode littéraire et outil d'architecture
page 21

L'inventaire appliqué
page 25

Inventaire d'habitations ordinaires
page 37

Pour une théorie de l'observation

Il serait présomptueux de dire que les études d'architecture ne nous apprennent pas suffisamment à regarder. À la lecture de Georges Perec, on se dit pourtant que l'on ne s'est pas encore assez rapproché de la ville. Regarder la ville se fait à différentes échelles que l'on évoque dans nos études, mais l'échelle du réel, du concret est encore peu présente dans nos esprits. Par échelle du réel, je veux parler par exemple de savoir distinguer un chien-assis et une mansarde. Il s'agit d'employer le juste langage pour décrire les éléments.
Les écrits de Georges Perec présentent cette étonnante qualité de circonscrire un endroit, de réduire l'échelle du regard sur un lieu, de le comprendre dans sa banalité, son ordinaire, son essence, sa matérialité, son superflu, ses paradoxes, en fin de compte dans sa totalité. L'important chez Perec n'est pas d'essayer de définir le pourquoi des choses, des comportements, de la forme urbaine, de la position de l'immeuble, mais de décrire tout simplement ces éléments dans ce qu'ils sont et dans ce qu'ils participent de la constitution du lieu. La ville est pour lui une matière à exploiter pour continuer à définir la ville. Et le meilleur moyen de la définir est d'apprendre à l'observer et à la décrire.

> *Nous ne pourrons jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre.* [1]

Cette description méticuleuse s'inscrit dans un temps de l'instantané, qui s'appuie sur une histoire déjà faite mais qui ne tente pas de l'expliquer. L'escalier de l'immeuble haussmannien, par exemple, appartient à une époque, mais la description qu'en fait Perec n'a pas de valeur historique : elle nous informe simplement, presque familièrement, des caractéristiques de ce type d'emmarchement.

> *Oui, cela pourrait commencer ainsi, ici, comme ça, d'une manière un peu lourde et lente, dans cet endroit neutre qui est à tous et à personne, où les gens se croisent presque sans se voir, où la vie de l'immeuble se répercute, lointaine et régulière. De ce qui se passe derrière les lourdes portes des appartements, on ne perçoit le plus souvent que ces échos éclatés, ces bribes, ces débris, ces esquisses, ces amorces, ces incidents ou accidents qui se déroulent dans ce que l'on appelle «les parties communes», ces petits bruits feutrés que le tapis de laine rouge passé étouffe, ces embryons de vie communautaire qui s'arrêtent toujours aux paliers. Les habitants d'un même immeuble vivent à quelques centimètres les uns des autres, une simple cloison les sépare, ils se partagent les mêmes espaces rejetés le long des étages, ils font les mêmes gestes en même temps, ouvrir le robinet, tirer la chasse d'eau, allumer la lumière, mettre la table, quelques dizaines d'existences simultanées qui se répètent d'étage en étage, et d'immeuble en immeuble, et de rue en rue. Ils se barricadent dans leurs parties privatives - puisque c'est comme ça que cela s'appelle - et ils aimeraient bien que rien n'en sorte, mais si peu qu'ils en laissent sortir, le chien en laisse, l'enfant qui va au pain, le reconduit ou l'éconduit, c'est par l'escalier que ça sort. Car tout ce qui se passe passe par les escaliers, tout ce qui arrive arrive par l'escalier, les lettres, les faire-part, les meubles que les déménageurs apportent ou emportent, le médecin appelé en urgence, le voyageur qui revient d'un long voyage. C'est à cause de cela que l'escalier reste un lieu anonyme, froid, presque hostile. Dans les anciennes maisons, il y avait encore des marches de pierre, des rampes de fer forgé, des sculptures, des torchères, une banquette parfois pour permettre aux gens âgés de se reposer entre deux étages. Dans les immeubles modernes, il y a des ascenceurs aux parois couvertes de graffiti qui se voudraient obscènes et des escaliers dits «de secours», en béton brut, sales et sonores. Dans cet immeuble-ci, où il y a un vieil ascenceur presque toujours en passe, l'escalier est un lieu vétuste, d'une propreté douteuse, qui d'étage en étage se dégrade selon les conventions de la respectabilité bourgeoise : deux épaisseurs de tapis jusqu'au troisième, une seule ensuite, et plus du tout pour les deux étages de combles.* [2]

Il semble que Georges Perec ait simplement trouvé un moyen de regarder l'ordinaire de la ville, en passant successivement du quartier, à la rue, à l'immeuble, au couloir, à la chambre...

C'est cette manière de procéder que j'essaierai de transposer à travers l'exercice de l'inventaire que je présente dans cet énoncé théorique : l'écriture n'étant pas mon domaine, le dessin transcrira ces éléments remarquables répertoriés. L'échelle de cette étude restera celle de la rue et de l'observation des immeubles observés de l'extérieur, en espérant pouvoir continuer cette démarche de recherche jusqu'à l'intérieur des appartements, avant de parvenir au projet d'architecture. C'est pourquoi je ne souhaite pas prétendre me distancier du regard de l'architecte inhérent à notre formation, mais trouver un moyen supplémentaire de l'utiliser pour apprendre.

Ainsi, en allant au-delà de la transposition, on pourrait avoir l'ambition d'en tirer *une méthode de l'observation de la ville, un outil naturaliste à voir la ville*, qui se superposerait aux connaissances relatives à l'histoire de l'architecture, de la ville, à la sociologie, que l'on assimile au cours des études d'architecture. J'imagine que la complémentarité entre cette référence méthodologique et la capacité d'analyse académique pourrait donner au développement du projet une finesse liée aux réalités insoupçonnables du quartier dans lequel il prendra corps. Cette méthode, parvenue des sciences biologiques jusqu'au domaine de l'architecture se retrouve par exemple dans l'approche d'Aldo Rossi.

> *Sans doute l'observation des choses a-t-elle constitué l'essentiel de mon éducation formelle ; puis l'observation s'est transformée en mémoire des choses. Aujourd'hui j'ai l'impression de voir toutes ces choses observées, disposées comme des outils bien rangés, alignées comme un herbier, un catalogue ou un dictionnaire. Mais cet inventaire inscrit entre imagination et mémoire, n'est pas neutre : il revient sans cesse à quelques objets et participe même à leur déformation ou, d'une certaine manière, à leur évolution.* [3]

Après Aldo Rossi, se situant dans la lignée de la Tendenza, Michel Foucault fait allusion à la description comme méthode à propos de sa définition des hétérotopies, les espaces autres. Il suggère ainsi pour la compréhension de ces lieux dans leur individualité et dans l'ensemble qu'ils forment, le moyen de la description systématique.

> *On pourrait supposer, je ne dis pas une science parce que c'est un mot qui est trop galvaudé maintenant, mais une sorte de description systématique qui aurait pour objet, dans une société donnée, l'étude, l'analyse, la description, la « lecture » , comme on aime à dire maintenant, de ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons; cette description pourrait s'appeler l'hétérotopologie.* [4]

Cette *théorie de l'observation*, comme on pourrait l'appeler, n'est donc pas sans référence dans le domaine de l'histoire de l'architecture et de l'histoire des systèmes de pensée.

Le logement comme définition de l'ordinaire

L'ordinaire est la matière première des ouvrages de Georges Perec. C'est une matière qui existe, analysée dans les sciences sociales et anthropologiques, que Perec poursuit dans sa quête insatiable pour le saisir. L'ordinaire,

> *ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, { … } le bruit de fond, l'habituel* [5]

comme il le cerne dans son livre *L'infra-ordinaire*. La fascination pour l'ordinaire provient de son incapacité chronique à ne plus nous surprendre alors que nous en sommes à l'origine.

> *Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.*
> *Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour man-*

ger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?
Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.
Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.
Questionnez vos petites cuillers.
Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?
Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?
Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?
Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles: c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité. [6]

L'ordinaire est une thématique sociologique qui, dans le domaine de l'architecture, fait écho aux écrits de Michel de Certeau.

Nous connaissons mal les types d'opérations en jeu dans les pratiques ordinaires, leurs registres et leurs combinaisons, parce que nos instruments d'analyse, de modélisation et de formalisation ont été construits pour d'autres objets et avec d'autres visées. L'essentiel du travail d'analyse, qui serait à faire, devra porter sur la combinatoire subtile, de types d'opérations et de registres, qui met en scène et en action un faire-avec, ici et maintenant, lequel est un acte singulier lié à une situation, des circonstances, des acteurs particuliers. En ce sens la culture ordinaire est d'abord une science pratique du singulier, qui prend à revers nos habitudes de pensée où la rationalité scientifique est connaissance du général, abstraction faite du circonstanciel et de l'accidentel. À sa manière humble et tenace, la culture ordinaire fait ainsi le procès de notre arsenal de procédures scientifiques et de nos catégories épistémiques, car elle ne cesse de réarticuler du savoir à du singulier, de remettre l'un et l'autre en situation concrète particularisante et de sélectionner ses propres outils de pensée et ses techniques d'usages en fonction de ses critères.
Nos catégories de savoir sont encore trop rustiques et nos modèles d'analyse trop peu élaborés pour nous permettre de penser le foisonnement inventif des pratiques quotidiennes. C'est là notre regret. Qu'il nous reste tant à comprendre des ruses innombrables des « héros obscurs » de l'éphémère, marcheurs dans la ville, habitants des quartiers, liseurs et rêveurs, peuple obscur des cuisines, cela nous émerveille. [7]

À travers l'étude de plusieurs foyers dans un quartier ouvrier du centre lyonnais, de leurs pratiques collectives au sein du quartier à leurs pratiques individuelles dans leur logement, Michel de Certeau et son équipe engagent une démarche de décryptage du quotidien.

Cet émerveillement commun au sociologue et à l'écrivain réside sans doute dans ce que l'ordinaire révèle étonnamment lorsque l'on s'en approche : l'extraordinaire. Chacun des experts qui se sont attelés à l'analyse du quotidien s'avoue être frappé par cette beauté indicible de l'ordinaire. Il en est ainsi pour les architectes belges de Label architecture qui démontrent la complexité et l'ambiguïté du thème sous la forme d'un spicilège d'architectes, d'urbanistes, de sociologues et de philosophes. À partir de la définition philosophique de l'ordinaire, on dérive grâce à eux vers la définition urbaine et architecturale du terme.

> *Comment cerner l'ordinaire ? Dès que ce statut est attribué à un objet, celui-ci se défile pour permuter dans le singulier. Le banal, dès qu'il est nommé, se perd. Si l'ordinaire doit échapper à la singularité, la répétition la rend-elle ordinaire ? Non bien sûr, puisque le multiple ne banalise pas nécessairement l'objet. Il peut tout au contraire asseoir son statut de remarquable ou de curieux. Voilà qu'il glisse à nouveau.* [8]

Le texte qui suit est difficile à introduire sans détour par rapport à la définition de l'ordinaire. Il s'avère pourtant avoir fait écho à un vocabulaire familier au cours de mes études et à une remise en question récente de son usage. Geert Beckeart, historien belge de l'architecture, établit dans son énoncé la définition de l'adjectif *intéressant*, qui devient particulièrement saisissante une fois appliqué à l'architecture. En évoquant les fondements possibles de cette thématique de l'ordinaire dans les ouvrages de Marc-Antoine Laugier, il donne, de façon contournée, une définition de l'ordinaire qu'il rapproche de l'inintéressant. L'engagement critique de cet essai offre une vision de l'architecture silencieuse ainsi nommée, une architecture ordinaire de laquelle cet énoncé théorique tente de tirer une forme d'enseignement.

> *L'intéressant n'est pas intéressant. Peut-être qu'il ne l'a jamais été. Peut-être même qu'autrefois il n'existait pas. Mais maintenant que tout se prétend intéressant, il ne l'est certainement plus. À tout ce qui se débat pour attirer l'attention, à tout ce qui excite la curiosité, qui se prétend digne d'intérêt, nous pouvons dire adieu, l'âme en paix. Nous n'y perdons rien. Quand il est nommé et autonomisé, l'intéressant est chose finie.*
> *Mais nous n'en sommes pas quittes pour autant. Il semble que l'intéressant ne peut être nié que par lui-même et ne succombe donc pas aux suites de cette négation. Nous pouvons es-*

sayer de le supprimer en déclarant qu'il est inintéressant, qu'il ne réalise pas, qu'il ne semble pas répondre à ce qu'il représente, mais nous ne pouvons l'abolir. Nous sommes forcés d'y rester exposés, à son abondance ou à son vide. Que nous le voulions ou pas, nous sommes les otages de l'intéressant. Il n'y a pas d'issue.

{ … }

Même derrière les coulisses, l'intéressant semble nous avoir pris le pas. Il est vraiment partout, plus solide que l'ennui. Peut-être que l'ennui est le moyen par excellence pour échapper à «la pauvreté de l'expérience». L'ennui nous conduit à l'architecture. Car voilà justement l'intéressant de l'architecture : elle est et reste d'un ennui mortel. Elle intrigue par sa monotonie et sa banalité. De par sa nature, elle rejette l'intéressant pour se situer dans le domaine du nécessaire, du réglementé, de ce qui n'a rien à dire, de ce qui est muet et parle sans rien dire. Car même si elle ne dit rien, l'architecture est là et cette présence constitue son unique et indéniable force.{ … } L'architecture est dès lors l'exemple rêvé pour nous permettre de déceler les mécanismes de l'intéressant. Et le succès momentané d'une certaine architecture qui fait tout pour être intéressante n'y change rien. Il ne peut être que l'indicateur de la dégradation de celle-ci. Il est simplement impossible de rendre l'architecture intéressante. Mais c'est ce caractère récalcitrant même qui la rend intéressant. En France, au milieu du dix-huitième siècle, l'Abbé Marc-Antoine Laugier veut reprendre les choses en main et supprimer l'opposition entre l'intéressant et le nécessaire, entre l'éphémère, le temporaire, le surprenant d'une part et l'éternel, l'immuable, l'ordinaire d'autre part. L'architecture selon lui est bien intéressante, précisément par sa conformité rationnelle à ses lois. L'architecture est un univers clos, se pliant à des lois sévères, où apparemment rien d'intéressant ne peut se passer, où il n'y a pas de place pour des révélations ou d'autres perturbations inattendues. Cet univers est le reflet direct des nécessités humaines. Or, une des nécessités s'avère être une nécessité de variété. «De l'ordre et de la bizarrerie, de la symétrie et de la variété», voilà ce que désire l'homme. «Quiconque qui ne fait pas varier nos plaisirs ne viendra jamais à bout à nous plaire.» Et Laugier applique cette thèse à la ville. «Nous avons des villes dont les rues sont dans un alignement parfait : mais comme le dessin en a été fait par des gens de peu d'esprit, il y règne une fade exactitude et une froide uniformité qui fait regretter le désordre de nos villes qui n'ont aucune espèce d'alignement.» L'architecture fondamentalement ennuyeuse se voit attribuer le rôle d'une pièce de théâtre drôle et passionnante. Non seulement elle doit se mettre au service de son habitant à un niveau pragmatique, mais elle doit aussi l'amuser, le préserver de l'ennui, lui rendre la vie agréable en le détournant de son incurable mélancolie. La théâtralité, le spectacle de la ville, ce quelque chose par quoi l'architecture sans cesse stimule son habitant, tout cela fait partie de sa sévère fonctionnalité.

{…}
L'architecture silencieuse d'aujourd'hui, dans une diversité qui est réelle, redevient intéressante parce qu'elle échappe aux catégories figées et descriptibles et qu'elle relève le défi de la donnée concrète de sa totale réalité. Cette architecture est une question ouverte, livrée à une réalité incontrôlable, inépuisable. Elle n'est ni imitation ni illustration, mais comme le savaient déjà les philosophes grecs, une création constructive dans et avec la nature dans son histoire humaine. Elle crée dans cette nature un domaine de silence, un domaine de significations possibles. C'est par là qu'elle devient intéressante. Elle ne veut pas épater, ni techniquement, ni formellement (en dépit de toute agression publicitaire et de toute théorisation académique); elle n'est qu'invitation, présence. L'intéressant est toujours inattendu. [9]

Malgré le côté digressif de ce texte, il me semble important pour son aspect manifeste. Et il m'apparaît évident à sa lecture que l'ordinaire en architecture se trouve certainement dans son expression silencieuse. Repensons aux descriptions des immeubles parisiens de Georges Perec. On constatera qu'aucun type en architecture n'y triomphe d'un autre. La chambre de bonne sous le toit mansardé est aussi digne d'intérêt que l'appartement bourgeois du premier étage. L'ensemble appartient au domaine de l'architecture du logement, du banal, du quotidien, une architecture utilitaire comme l'a définie Marc-Antoine Laugier.

Établissant un lien inéluctable entre l'ordinaire et le logement, on trouvera dans la définition suivante une analogie constructive plaçant l'ordinaire dans les fondations du logement. J'y verrais également l'opportunité d'y trouver une interrogation personnelle dérivée de mes recherches. En effet, vers un aspect purement constructif comme évoqué ci-après, l'ordinaire ne peut-il trouver une définition dans le répertoire des éléments architecturaux du logement ? Il me semblerait juste, dans la continuité de l'énoncé théorique, de conduire ce travail de recherche jusqu'à l'étude de ce répertoire, caractéristique du lieu choisi, comme outil de composition du projet de diplôme.

L'ordinaire n'est pas l'agencement incohérent du paysage semi urbain, ni l'édifice public qui affirme un centre-ville. L'ordinaire est le soubassement de l'habitat: une représentation de la manière dont une époque conçoit et occupe la ville ou l'environnement citadin. La quantité de bâtiments publics fera uniquement office de baromètre de notre culture urbaine si celle-ci se réfère aux fondations, à savoir la masse citadine. L'ordinaire est le soubassement ou la norme du bâti - un élément constitutif essentiel de notre environnement qui a cruellement besoin d'un projet constructif. [10]

Ces lectures, à la fois sociologique et philosophique, ont confirmé dans mes recherches la prépondérance du logement, comme matière des villes et comme sujet d'étude pour la définition de cet ordinaire. C'est pourquoi l'inventaire recense exclusivement des exemples d'habitat, de tout type.

La description, méthode littéraire et outil d'architecture

Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper. D'abord, faire l'inventaire de ce que l'on voit. Recenser ce dont l'on est sûr. Établir des distinctions élémentaires : par exemple entre ce qui est la ville et ce qui n'est pas la ville.

Méthode : il faudrait, ou bien renoncer à parler de la ville, à parler sur la ville, ou bien s'obliger à en parler le plus simplement du monde, en parler évidemment, familièrement. Chasser toute idée préconçue. [11]

La description systématique fait partie des méthodes que Georges Perec emploie dans ses ouvrages. Ce procédé littéraire est un moyen de préciser la vision qu'il développe sur la ville, une manière de détailler l'environnement qui l'entoure et de lui donner une forme réelle. Ce qui rapproche la description de Perec, au-delà des sujets choisis très souvent apparentés à la ville et à ses usages, de la description architecturale d'un projet, serait à mon sens la question du *langage*. L'obstination de cet énoncé dans l'exercice de la définition trouve notamment sa référence dans les écrits de Georges Perec, dont la qualité première serait la précision des mots employés pour décrire. On pourrait dire que le langage, dans le domaine littéraire, est une forme de traduction du réel ; pour Perec, une façon de créer l'espace, d'origine réelle ou fictive, de son histoire. Si l'on considère de manière générale le langage comme un ensemble de règles de grammaire et de

signes tels que sont les mots, on pourrait considérer l'architecture comme un langage. Dans sa lecture de la ville, Aldo Rossi explique cette approche analogique.

> *On peut comparer la valeur des éléments permanents (elementi permanenti) dans l'étude de la ville à la valeur des éléments permanents dans le langage.* [12]

Si l'on en croit Aldo Rossi dans cet ouvrage, la ville est ainsi composée selon un ou plusieurs langages architecturaux. De cette manière, on peut envisager à nouveau cette question du *répertoire*. En effet, si l'on dresse l'ensemble des éléments constitutifs d'une ville -ici un inventaire à l'échelle d'un échantillon urbain, on en trouve le *répertoire grammatical*, le *langage*, qui qualifie le lieu et décrit ce que je tenterai d'appeler son *caractère*.

Il me semble que le *langage* et le *caractère* peuvent se situer à différentes échelles. Nous pourrions parler du *langage* à l'échelle de la ville comme l'entendait A. Rossi dont les éléments marquants seraient par exemple les édifices publics. Et nous pourrions parler également du *langage* à l'échelle de l'édifice dont le signe principal pourrait être par exemple la colonne. De la même manière, nous pourrions parler du *caractère* d'une ville, et aussi bien du *caractère* domestique. L'énoncé théorique et l'exercice de l'inventaire illustreront cette notion de caractère à l'échelle urbaine puisque nous évoquerons seulement le caractère lausannois, en essayant d'éviter les fautes de langage. Par ailleurs, la suite potentielle de ce travail d'observation tenterait d'approcher la définition du caractère domestique, puisque nous nous attachons à l'habitat.

Dans son *Encyclopédie Méthodologique sur l'Architecture*, A. C. Quatremère de Quincy revient sur l'étymologie du mot caractère, avant de distinguer les différentes formes et champs d'application du terme.

> *Ce mot vient du grec χαρακτήρ (marque imprimée, forme distinctive) qui est formé du verbe χαράζω (graver, imprimer). Ainsi caractère signifie une marque ou figure tracée sur la pierre, sur le métal, sur le papier ou sur toute autre matière, avec le ciseau, le burin, le pinceau, la plume ou tout autre instrument, pour être le signe distinctif de quelque chose. Il signifie dans le langage figuré ce qui constitue la nature des êtres d'une manière distinctive et propre à chacun.* [13]

Le terme caractère a donc rapport en premier lieu à la vision naturaliste de l'empreinte. Il sera opérant de se rappeler cette origine lorsque l'on définira par la suite le terme *type*.

La suite de la définition s'illustre dans le domaine architectural et introduit d'une certaine manière l'évocation donnée par Etienne-Louis Boullée dans son *Essai sur l'art*.

> *Quant à moi, quelles que puissent être les causes subalternes et incidentes qui peuvent concourir à la formation du caractère général de chaque architecture, je ne saurais en donner d'autre définition que celle qui en rapporte la cause à l'action primordiale de la nature, en y ajoutant toutefois une action indirecte de cette même nature et une action directe de la société, quoique toujours subordonnée à la première, et je dirai que le caractère d'architecture des différents peuples consiste dans une manière d'être, dans une conformation nécessitée par les besoins physiques et les habitudes morales, et dans laquelle se peignent les climats, les idées, les mœurs, les goûts, les plaisirs et le caractère même de chaque peuple.*
> *La nature a deux manières invariables et éternelles d'influer sur les ouvrages des hommes, quels qu'ils soient, même indépendamment de toute action sociale : l'une directe et absolue ; c'est la loi du besoin, qui la façonne d'une main impérieuse toutes les inventions des arts, et sur tout celles de l'architecture : l'autre, non moins despotique, mais plus secrète et plus détournée ; c'est celle qui agit sur les hommes, et par contre-coup sur les arts, au moyen des impressions qu'elle communique à l'âme et à l'imagination des peuples. Cette vertu secrète est celle qu'on aperçoit le moins, parce qu'elle nous enveloppe sans que nous nous en doutions ; qu'elle agit sur nous d'une manière invisible, et que les moyens abstraits ne sont pas faciles à démontrer, même à ceux qui en éprouvent toute la force.* [14]

> *Portons nos regards sur un objet ! Le premier sentiment que nous éprouvons alors vient évidemment de la manière dont l'objet nous affecte. Et j'appelle caractère l'effet qui résulte de cet objet et cause en nous une impression quelconque.*
> *Mettre du caractère dans un ouvrage, c'est employer avec justesse tous les moyens propres à ne nous faire éprouver d'autres sensations que celles qui doivent résulter du sujet. Pour comprendre ce que j'entends par caractère ou effet subi des différents objets, considérons les grands objets de la nature et voyons comment nous sommes forcés de nous exprimer d'après leur action sur nos sens.* [15]

En une décennie, une dimension subjective a été donnée au mot caractère en architecture. Ce ne sont plus uniquement les marques distinctives des objets mais aussi l'impression que ces objets provoquent quand nous les observons, sous l'effet de la lumière, de leur disposition, de leur composition.

Il serait malhonnête de transposer les écrits de E.-L. Boullée alors que l'architecture qu'il introduisait de cette manière s'apparentait à des programmes majestueux : Basilique, Théâtre, Palais de Justice, Colisée, Monument funéraire. Sans vouloir assimiler cette noble introduction à l'étude que je propose sur le logement, il me semble important de retenir cette définition du caractère comme prétexte de cet inventaire dessiné. En effet, il n'aura pas comme objectif de définir le caractère lausannois -contexte dans lequel on choisira les cas d'étude, mais il en effleurera des aspects au moins caractéristiques. Il consistera plus certainement dans une forme imaginée de description en dessin d'espèces bâties et ainsi de la mise en exergue de cette *bigarrure dans les couleurs* dont parlait E. L. Boullée à propos des formes qui font la ville.

L'inventaire appliqué

L'apprentissage ou l'exercice que je me suis proposé d'expérimenter s'appellerait *inventaire*.
Un inventaire d'objets urbains, d'immeubles, de maisons, de villas. Le choix des objets que l'on rassemble dans un inventaire est prédominant si l'on veut donner un enjeu démonstratif à cet outil. À cet égard, j'ai décidé que la justification de cette sélection –subjective- serait à la fois la nature des objets, des immeubles de logements, et le milieu dans lequel ces objets ont pris racine. Le lieu et le thème de l'habitat sont donc les dénominateurs communs de cet inventaire, et forment l'ensemble cohérent de cette liste non exhaustive localisée.
Avant de déterminer quelle serait la potentialité de cette forme d'analyse, je souhaiterais revenir sur la définition et l'origine de l'inventaire, qui éclaire sur l'intérêt scientifique de cette méthode.

Sans en donner la définition dans son Encyclopédie, A. A. Cournot cerne la question de l'inventaire en s'appuyant sur l'importance des caractéristiques des choses - le comment. On comprend par sa démonstration que l'origine des choses - le pourquoi - n'est pas indispensable dans leur description scientifique, car elle y est forcément sous entendue et induite. On pourrait voir dans cette première explication un lien direct avec la méthode d'observation objective et de description systématique de Georges Perec.

> *Il ne faut pas confondre la faculté d'apercevoir des ressemblances entre les choses et de les exprimer dans le langage par des classifications et des termes généraux, avec la faculté de saisir*

les rapports qui font que les choses dépendent les unes des autres et sont constituées d'une façon plutôt que d'une autre. En vertu de la première faculté, l'esprit parvient à mettre de l'ordre dans ses connaissances, à en faciliter l'inventaire, ou (ce qui revient au même) à décrire plus aisément comment les choses sont ; mais c'est par l'autre faculté que l'esprit saisit le pourquoi des choses, l'explication de leur manière d'être et de leurs dépendances mutuelles. À la vérité, le comment et le pourquoi des choses se tiennent de très près, en ce sens que, bien décrire une chose, c'est ordinairement mettre la raison sur la voie de l'explication de cette chose ; ou plutôt, nous ne jugeons une description excellente et nous ne la préférons à toute autre que parce qu'elle nous place immédiatement au point de vue le plus favorable pour l'expliquer et pour pénétrer autant que possible dans l'intelligence des rapports qui en gouvernent la trame et l'organisation. Il est donc tout simple que les classifications abstraites et les termes généraux ne soient pas seulement un secours pour l'attention et la mémoire, des instruments commodes de recherches et de descriptions, mais qu'ils contribuent aussi à rendre plus prompte et plus nette la perception de la raison des choses, en quoi nous faisons consister l'attribut le plus essentiel de la raison humaine. [16]

Dans l'histoire de la littérature et de la classification des savoirs, l'inventaire est directement associé au collectionneur, une figure dépeinte en premier lieu par Charles Baudelaire, au travers du personnage du *flâneur*. La figure du flâneur trouve ensuite sa spécificité dans la collection grâce à Walter Benjamin, qui redéfinit ainsi le personnage baudelairien et l'art de collectionner.

Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. [17]

[L'allégoricien] détache [les choses] de leur contexte et se fie dès le début à sa pénétration pour élucider leur signification. Le collectionneur, au contraire, réunit les choses qui vont ensemble ; il parvient ainsi à fournir des renseignements sur les choses grâce à leurs affinités ou leur succession dans le temps. [18]

Walter Benjamin confirmera cette image du collectionneur en lui attribuant le terme spécifique de *botaniste sur l'asphalte*, une dénomination à mi-chemin entre le scientifique taxinomique et le philosophe de la rue.

Gemächlichkeit dieser Schildereien passt zu dem Habitus des Flaneurs, der auf dem Asphalt botanisieren geht. [19]

Georges Perec a certainement été à l'image du botaniste sur l'asphalte que Walter Benjamin voyait en Baudelaire. L'image transmise par Baudelaire était celle d'un homme visionnaire qui par la flânerie et l'observation aurait commencé à comprendre et anticiper la modernité de la ville et de la vie urbaine. En ce sens, il me semble très pertinent de comprendre cette méthode, cette attitude, et d'établir un lien, certes distendu dans l'histoire, avec la flânerie de G. Perec. Il est d'ailleurs étonnant de constater que le dernier travail entrepris par le romancier s'intitulait, avant achèvement, *L'herbier des villes*. Sa composition anthropologique, presque statistique, nous importe peu, mais le jeu des mots nous surprend une fois de plus.

Au sein de l'inventaire présenté ici, les objets sélectionnés sont nommés *espèces*, pour souligner le jeu linguistique entre l'inventaire biologique et l'inventaire littéraire de Georges Perec. J'ai également tenté de tirer profit de la définition de l'*espèce*, qui nous emmène comme le botaniste sur l'asphalte vers un aspect exclusivement scientifique.

En taxinomie, l'espèce a été définie pour la première fois en 1753 dans l'édition du naturaliste suédois Carl von Linné intitulée *Species Plantarum*. On doit à ce scientifique l'élaboration de la nomenclature binominale, ayant pour but de classer selon deux degrés de dénomination, l'ensemble des espèces du vivant. Il s'agissait au travers de ce livre de dresser l'inventaire de toutes les espèces végétales connues à l'époque en les nommant, en les décrivant, en les dessinant, puis en les classant par genre : une nomenclature botanique, à visée encyclopédique.

Nomina si nescis, perit et cognitio rerum.
Si l'on ignore le nom des choses, on en perd aussi la connaissance. [20]

La définition philosophique de A. A. Cournot se base sur la distinction des ressemblances et des différences entre les espèces afin de les classer ensuite en genre, degré supérieur de classification. On perçoit déjà dans ce texte la hiérarchisation des échelles de la systématique, dont l'espèce est l'unité de base. La systématique est un terme utilisé entre autres en biologie pour définir la science qui a pour objet de dénombrer et de classer les espèces.

Un genre est naturel, lorsque les espèces du genre ont tant de ressemblances entre elles, et par comparaison diffèrent tellement des espèces qui appartiennent aux genres les plus voisins,

TAB: V.
COLLINSONIA. Hort. Cliff. 14. Sp. 1.
a. Flos magnitudine naturali. b Idem a tergo visus.
c. Calyx sub florescentia constitutus. d. Idem fructu prægnans.
e. Germen.
G. D. EHRET del.
J. WANDELAAR fecit.

Collinsonia, Hortus Cliffortianus

Carl von Linné, Amsterdam, 1737

que ce rapprochement d'une part, cet éloignement de l'autre ne peuvent avec vraisemblance être mis sur le compte du jeu fortuit de causes qui auraient fait varier irrégulièrement, d'une espèce à l'autre, les types d'organisation. Il faut qu'il y ait eu un lien de solidarité entre les causes, quelles qu'elles soient, qui ont constitué les espèces du genre ; ou plutôt on conçoit que ces causes se décomposent en deux groupes : un groupe de causes dominantes, les mêmes pour toutes les espèces du genre, et qui déterminent le type générique ; et un groupe de causes subordonnées aux précédentes, mais variables d'une espèce à l'autre, lesquelles déterminent les différences spécifiques. [21]

Je profite de cet enseignement de la définition pour mettre en lumière la différence entre les mots *espèce* et *type*, souvent associés dans leur usage courant. Le terme *type*, vulgarisé aujourd'hui et dont on oublie son importance dans les fondements de la théorie de l'Architecture depuis le 18ème siècle, est notamment employé dans l'étude liée au logement (qui nous amènera par la suite au projet d'architecture) pour désigner des logements aux caractéristiques différentes: nombre de pièces, orientation, ... Il est donc important, notamment dans le langage architectural que l'on s'applique à préciser ici, de différencier le *type*, qui dans ces circonstances linguistiques n'en est absolument pas le synonyme.

La définition donnée par Quatremère de Quincy dans son *Encyclopédie méthodique de l'Architecture* précise la filiation étymologique entre le type et le caractère, que nous avons évoqué précédemment, dans le sens de l'empreinte.

Le mot type présente moins l'image d'une chose à copier ou à imiter complètement, que l'idée d'un élément qui doit lui-même servir de règle ou de modèle. [22]

L'application du type dans le domaine de l'architecture est décrite de manière sévère par Quatremère de Quincy, qui met en garde d'un côté contre le détachement au *type* et l'architecture sans référence, de l'autre contre l'usage systématique du *type* comme motif et l'architecture de modèle.

Le modèle, entendu dans l'exécution pratique de l'art, est un objet qu'on doit répéter tel qu'il est. Le type est, au contraire, un objet d'après lequel chacun peut concevoir des ouvrages qui ne se ressembleraient pas entre eux. Tout est précis et donné dans le modèle, tout est plus ou moins vague dans le type.
En tout pays l'art de bâtir régulier, est né d'un germe préexistant. Il faut un antécédent à

tout. Rien, en aucun genre, ne vient de rien, et cela ne peut pas ne point s'expliquer à toutes les inventions des hommes. Aussi voyons-nous que toutes, en dépit des changements postérieurs, ont conservé toujours visible, toujours sensible au sentiment et à la raison, ce principe élémentaire, qui est comme une sorte de noyau autour duquel se sont agrégés, et auquel se sont coordonnées, par la suite, les développements et les variations de formes dont l'objet était susceptible. Ainsi, nous sont parvenues mille choses, en tout genre, et une des principales occupations de la science et de la philosophie, pour en saisir les raisons, est d'en chercher l'origine et la cause primaire. Voilà ce qu'il faut appeler type en architecture, comme dans tout autre partie des inventions et des institutions humaines. [23]

La liste des espèces étudiées dans cet inventaire a évolué au fil des semaines. Comme je l'ai mentionné, chacune fait partie du genre du logement. En revanche, elles ne présentent pas les mêmes origines historiques, les mêmes aspects extérieurs, les mêmes caractéristiques constructives, les mêmes intérêts sans doute du point de vue de l'Histoire de l'architecture. Leur étude devrait permettre d'établir des relations d'influences de l'une à l'autre, des évolutions et des stades d'avancement différents (on trouvera par exemple l'espèce 1.0 et l'espèce 1.1 dérivée de cette dernière), et des analogies d'une espèce à une autre.

L'inventaire m'est apparu après ces recherches comme un outil objectivant une façon de voir la ville évidemment subjective, tout comme l'était l'écriture pour Georges Perec. L'observation d'espèces particulières traduite ainsi dans l'inventaire n'est pas simplement un moyen habile de recherche, mais devient un moyen de percevoir la ville donc d'en donner une forme explicative. En effet, l'inventaire et l'étude de ces espèces auraient pour objectif de comprendre la formation du *milieu* qui les réunit et leurs évolutions indispensables pour s'y adapter.

Si cette lecture du *milieu* me tient tellement à cœur, c'est parce qu'il a été choisi par mes soins, en premier lieu par hasard, au cours d'une flânerie lausannoise, en second lieu par interrogation d'architecte : quelles étaient les caractéristiques qui donnaient à ce lieu des qualités de vie tangibles ? On aurait pu imaginer trouver un des éléments de réponse dans les caractéristiques des espèces d'espaces publics ou de vide urbains. Mes investigations personnelles se sont orientées sur les caractéristiques des espèces d'immeubles de logements.

Le terme de *milieu* s'apparente au lieu d'investigation de la recherche. À l'image d'une étude botanique, le milieu est distingué par les espèces étudiées sur lequel elles ont pris racine. Il est ainsi délimité, de manière presque abstraite, par la position des espèces étudiées et devient un cadre

géographique. Le milieu extrait avec ses espèces est donc caractéristique grâce à sa topographie, son altitude, son orientation, sa géologie, et l'ensemble des données objectives et scientifiques qui l'inscrivent dans un territoire plus large. Le milieu est une portion de territoire que l'on place sous le microscope comme socle des espèces étudiées.

La détermination du lieu fut primordiale. La démarche est applicable à des endroits très divers, mais elle demande un rapport de proximité au lieu qui est son laboratoire. Me trouvant donc à ce moment précis en Suisse, proche de Lausanne, ces conditions déterminaient au fur et à mesure le milieu, à la fois caractéristique car appartenant à un environnement plus large et neutre car il aurait pu être ailleurs.

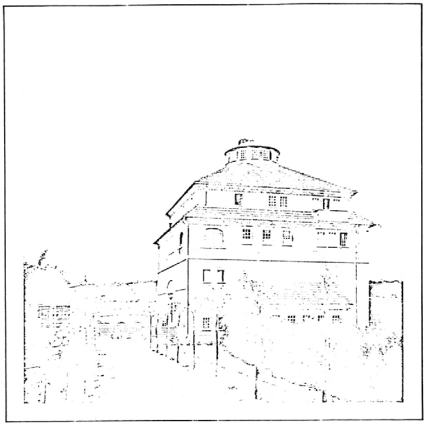
Plus précisément et de la même manière que Georges Perec, je circonscris le périmètre du milieu afin qu'il réponde à la définition du quartier.

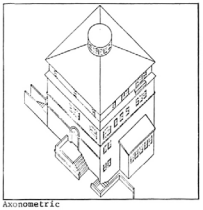
> *{ … } la portion de la ville dans laquelle on se déplace facilement à pied ou, pour dire la même chose sous la forme d'une lapalissade, la partie de la ville dans laquelle on a pas besoin de se rendre, puisque précisément on y est.* [24]

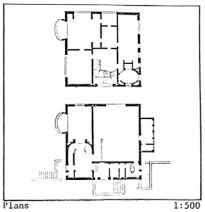
> *J'en retiens surtout la proposition, capitale pour notre démarche, d'Henri Lefebvre, pour qui le quartier est « une porte d'entrée et de sortie entre des espaces qualifiés et l'espace quantifié ». Le quartier apparaît comme le domaine dans lequel le rapport espace/temps est le plus favorable pour un usager qui s'y déplace à pied à partir de son habitat. Partant, il est ce morceau de ville que traverse une limite distinguant l'espace privé de l'espace public: il est ce qui résulte d'une marche , de la succession de pas sur une chaussée, peu à peu signifiée par son lien organique avec le logement.* [25]

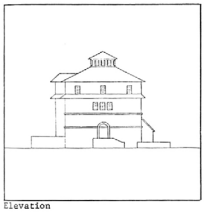
Il y donc une similitude dans la démarche, même corporelle, puisqu'on se promène dans le milieu, on s'y arrête, on l'expérimente pour mieux l'observer et le détailler, comme l'explique également Michel de Certeau. Le lieu de l'étude a également été choisi pour la sensation de familier qu'il évoque. Il est difficile de donner un argument de cette nature car on touche à la perception presque instinctive du lieu, mais les expériences de lecture de Georges Perec pourraient encore une fois expliquer cette impression : cela toucherait au caractère familier du lieu, dans le sens linguistique évoqué précédemment.

> *Certes, chaque lieu est singulier dans la mesure où il possède précisément des affinités illi-*




Axonometric


Plans 1:500


Elevation

Setting

PROJECT: House for the Artist Saaleck
CITY: Kosen
TIME: -
ARCHITECT: Paul Schultze-Naumburg

A perfect cube is set above the romantic landscape of a rocky edged river. The severe geometry is exaggerated by the insertion of a smaller cube capped by a circular lantern into the pyramidal roof. Interlocking circulation systems add a level of complexity to the otherwise simple rectangular subdivision which is modified by two poché spaces - the "U" stair and ellipse and the two story bay window.

SOURCE:

The Urban Villa : a multi-family dwelling type

H. Kollhoff, O. M. Hungers, A. A. Ovaska, Berlin, 1977

mitées ou des similitudes avec d'autres lieux ; le concept d'identité, et par conséquent celui de différence, est relatif.
Un lieu se fixe dans la mémoire dans la mesure où il devient un lieu d'affection, ou dans la mesure où l'on s'identifie à lui. [26]

Cet extrait autobiographique d'Aldo Rossi résume assez fidèlement les raisons de ce choix géographique.

La dernière interrogation au sujet de l'inventaire fut la représentation. En effet, l'inventaire présente les objets de manière systématique, afin que si leur nature diffère, leurs caractéristiques soient comparables. L'ouvrage de H. Kollhoff, O. M. Hungers et A. A. Ovaska intitulé *The urban villa : a multi-family dwelling type : Cornell Summer Academy 77 in Berlin*, constitue la référence du travail graphique entrepris dans l'inventaire. Dans cette publication, les villas étudiées sont présentées selon un protocole de représentation très établi : tout d'abord les dessins classiques de compréhension de l'objet - plan de situation, coupe, plan, élévation, axonométrie -, ensuite des dessins analytiques sans règles définies a priori visant à exprimer les principales caractéristiques de l'objet d'étude. De manière analogique, j'ai transposé cette trame graphique à l'inventaire qui suit. En référence à l'architecture comme langage, on utilisera ici le langage du dessin pour identifer les espèces et les décrire.

Notes

§1 Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 2006, p.119

§2 Georges Perec, *La vie, mode d'emploi*, Hachette, 1978, pp. 19-20

§3 Aldo Rossi, *Autobiographie scientifique*, Parenthèses pour la trad. française, 1988, p. 42

§4 Michel Foucault, *Dits et écrits 1984 , Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in Architecture, Mouvement, Continuité, n°5, octobre 1984, pp. 46-49

§5 et 6 Georges Perec, *Approches de quoi?, L'infra-ordinaire*, Le Seuil, 1989

§7 Michel de Certeau, Luce Girard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien, 2. habiter, cuisiner*, Folio, 1994, pp. 360 - 361

§8 Alain Malherbe, *La beauté de l'ordinaire*, A16 & Label Architecture, 2006, p.115

§9 Geert Bekaert, *La beauté de l'ordinaire*, A16 & Label Architecture, 2006, pp. 81-89, publié initialement dans : Verschaffel, B., Verminck, M., e.a. (s.l.d.), À propos de l'intéressant / Discours et littérature, Antwerpen93, Capitale culturelle de l'Europe, Anvers, 1993, pp.53-55, traduit du néerlandais pas Jan Simoen

§10 Joachim Declerck, *La beauté de l'ordinaire*, A16 & Label Architecture, 2006, pp.123-125

§11 Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 2006, p.119

§12 Aldo Rossi, *L'Architecture de la ville*, Paris, 1981 (traduction de l'Architettura della città, Padoue, 1966), p. 11

§13 Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy, *Encyclopédie Méthodique, Architecture*, Tome premier, Panckoucke, 1788-1825, p. 477

§14 Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy, *Encyclopédie Méthodique, Architecture*, Tome premier, Panckoucke, 1788-1825, p. 491

§15 Etienne-Louis Boullée, *Architecture Essai sur l'art*, textes réunis et présentés par J.-M. Pérouse de Montclos, Hermann, 1968, p. 73

§16 Antoine Augustin Cournot, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique, chapitre I : De la connaissance en général – de l'illusion et de la réalité relative et absolue*, 1851, pp.19-20

§17 Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne, chapitre III - L'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant*, Fayard, 2010, p. 9

§18 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle, Le livre des passages*, trad. J. Lacoste, éd du Cerf, 1989, p. 228

§19 Walter Benjamin, *Baudelaire. Ein Lyriker im Zeitalter des Hochkapitalismus*, Suhrkamp, 1974, p. 34

§20 Carl von Linné, *Species plantarum*, 1753

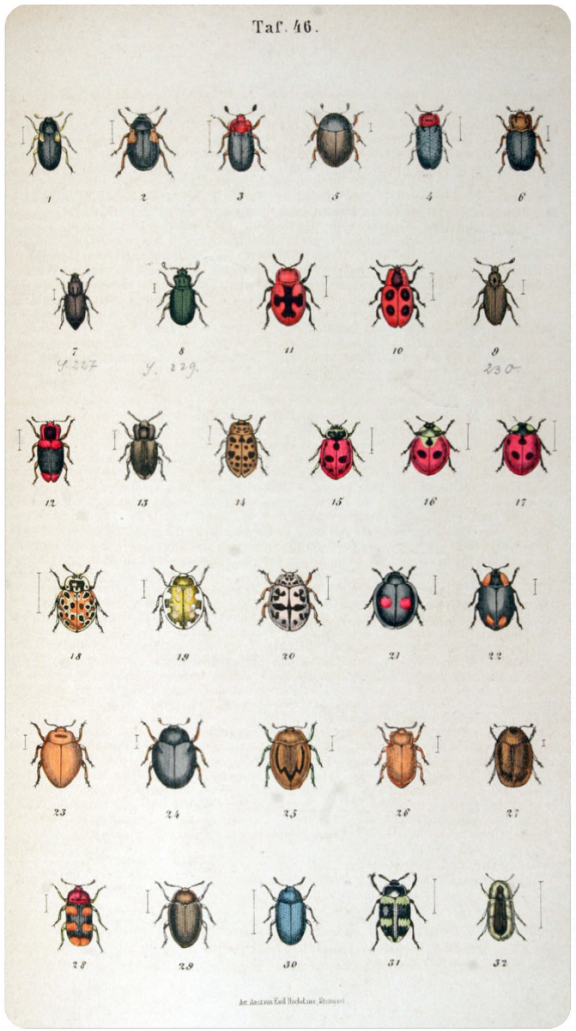
§21 Antoine Augustin Cournot, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique, chapitre XI : des diverses sortes d'abstractions et d'entités –des idées mathématiques– des idées de genre et d'espèce*, 1851, pp. 246 -249

§22 et 23 Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy, *Encyclopédie méthodique, Architecture*, Tome troisième, 1825, pp. 543-545

§24 Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 2006, pp. 113-116

§25 Michel de Certeau, Luce Girard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien, 2. habiter, cuisiner*, Folio, 1994, p. 20

§26 Aldo Rossi, *Autobiographie scientifique*, Parenthèses pour la trad. française, 1988, pp. 71-72



Lady bugs

Edmund Reitter, *Fauna Germanica, Die Käfer des Deutschen Reiches,* volume II, 1911

Inventaire d'habitations ordinaires

Table des matières

Conseils de lecture
page 40

Le milieu
page 42

Famille 1
page 52

Famille 2
page 66

Famille 3
page 80

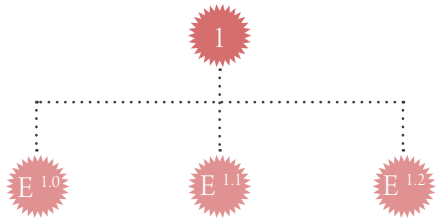
Famille 4
page 92

Conclusions
page 104

Conseils de lecture

Suites aux données relatives au milieu, nous étudierons plusieurs familles d'espèces, exemples jugés les plus caractéristiques de l'ensemble des espèces installées dans cet environnement.

L'ensemble des espèces étudiées d 'une même famille sera évoqué dans l'arbre généalogique au début des quatre études.
Les espèces sont classées par dégré et par ordre chronologique, et sont nommées E ^{x}, selon les règles suivantes :
1er degré : famille d'espèces *1 / 2 / etc*
2ème degré : premier rang d'évolution *1.0 / 1.1 / 1.2 / etc*
Deux familles d'espèces se différencient par les numéros 1, 2, 3, etc. Deux espèces différentes se distinguent par les numérotations 1.1, 1.2, 1.3, etc. L'espèce 1.1 est antérieure à l'espèce 1.2, et ainsi de suite.



Famille

Espèces

L'étude détaillée présentera l'espèce 1.0 de chaque famille et incluera des éléments propres à cette seule espèce. L'étude comparée s'appliquera à l'ensemble des espèces choisies d'une famille et en présentera les traits communs. On remarquera au sein d'une même famille les caractéristiques inhérentes à chacune des espèces - par exemple le mode constructif ou la position urbaine, ou encore la distribution des appartements par étage , que l'on notera dans le symbole suivant la couleur attribuée à la famille.

Le milieu

plan masse - 1:2500

Le milieu d'étude se situe dans l'agglomération lausannoise, au nord ouest du centre ville historique et de sa célèbre place de la Riponne. Il est traversé par la rue de la Pontaise et les avenues Henri Druey et Antoine-Henri Jomini, qui forment l'ilôt triangulaire central du site.

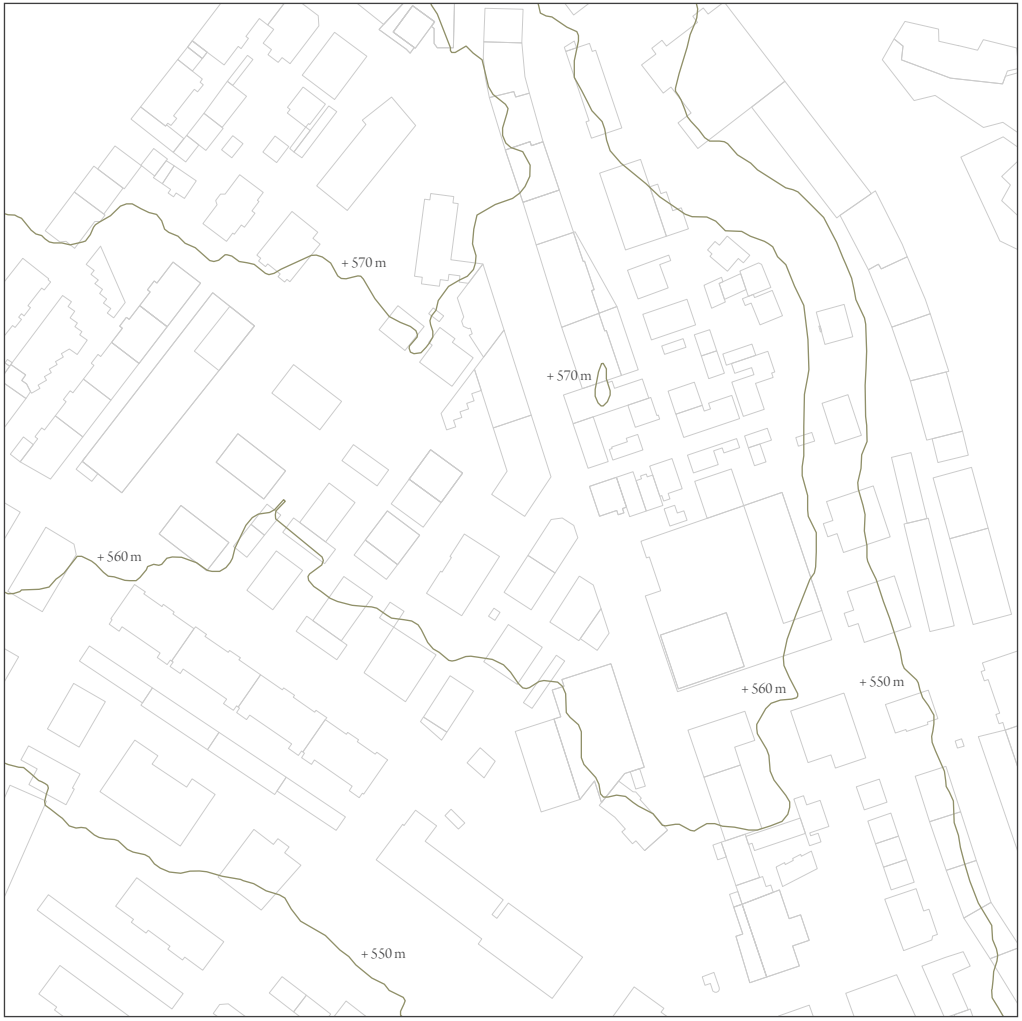
C'est un quartier d'habitation tranquille, accueillant un collège, deux supermarchés, et l'ancien temple Saint Luc aujourd'hui en travaux pour accueillir la nouvelle maison de quartier.

Le milieu est une portion de territoire carrée dont le côté mesure 350 m. Son altitude est comprise entre +545 m et +575 m . Et sa déclivité moyenne est estimée au niveau de la rue de la Pontaise à 3,5 %.

Nous l'appelerons familièrement le quartier de la Pontaise, en référence à la patinoire du même nom qui lui donna son identité.

plan de situation par rapport à Lausanne - 1:2500

plan parcellaire - 1:2500



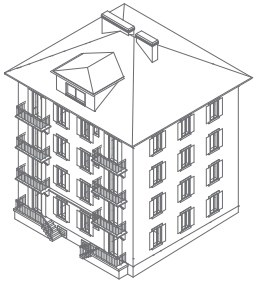
plan altimétrique - 1:2500

L'élévation des immeubles du côté impair de la rue de la Pontaise met en évidence un collage "d'espèces urbaines" propres au domaine de l'habitat très différentes. Pourrions-nous rapprocher cette sédimentation historique de la ville à ce que Martin Steinmann caractérisait par le terme "constellation" comme mode de formation de la ville, repris par Jacques Lucan à propos de la construction des logements en Suisse ?

Une constellation institue des relations entre des pièces, entités dotées d'autonomie, possiblement hétérogènes, mais qui ne peuvent que difficilement être envisagées comme complètement indépendantes puisqu'elles risqueraient d'y perdre ainsi toute signification. Une constellation implique d'autre part une relation possible avec des éléments existants, qui sont invités à entrer dans un nouveau "jeu" et acquièrent par là-même une valeur qu'ils n'avaient jamais eue. Elle peut de plus se réapproprier des formes spécifiques, notamment la figure fermée de la cour qui permet d'accorder une identité spatiale à un ensemble, en même temps qu'elle métamorphose le rapport à l'ilôt traditionnel.

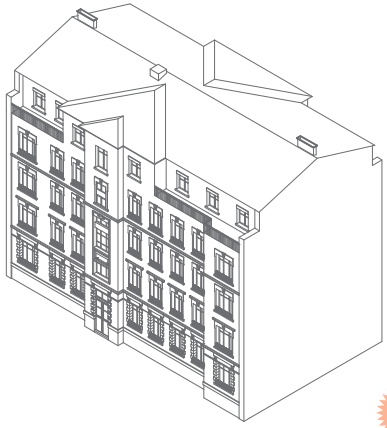
Jacques Lucan, *Construire des logements, L'habitat collectif suisse, 1950-2000,* Cahiers de théorie 4 - 5, PPUR, pp. 33-40

élévation rue de la Pontaise - numéros pairs - 1:1000



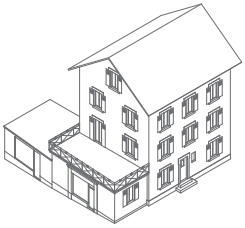
1

la villa urbaine



2

l'immeuble mitoyen



3

la maison commerce

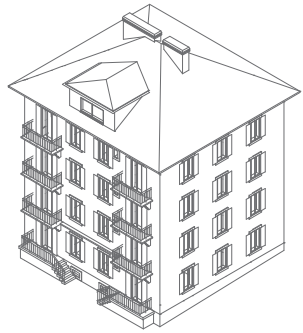
4

l'immeuble commerce

familles d'espèces étudiées

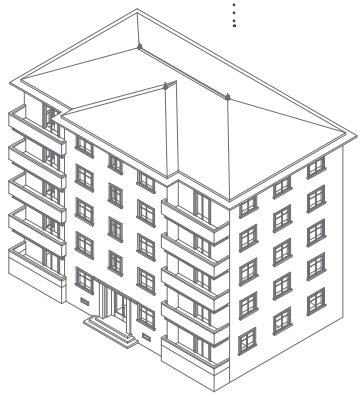
ensemble des espèces étudiées - 1:2500

Famille 1



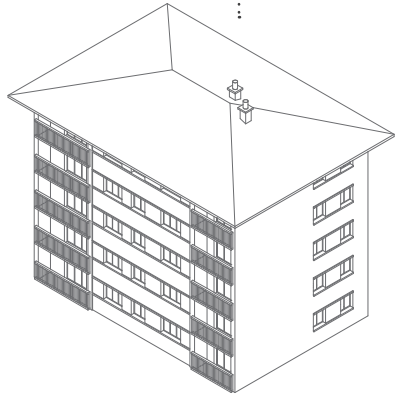
E 1.0

1912
av. H. Druey 14b
rue de la Pontaise 23



E 1.1

1946
av. H. Druey 18
av. A.-H. Jomini 24 - 26



E 1.2

entre 1959 et 1968
av. H. Druey 14, 16 et 16b

généalogie des espèces 1

L'espèce 1.0 se situe avenue Henri Durey 14b. Elle a été construite deux fois en 1912. La deuxième villa similaire porte le numéro 23 de la rue de la Pontaise située juste au dessus.
Les deux constructions répondent aux principes de la villa urbaine, espèce mise en exergue par l'ouvrage éponyme déjà nommé de Ungers, Kollhoff et Ovaska, et redéfinie par Didier Challand dans une thèse appliquée au territoire suisse.

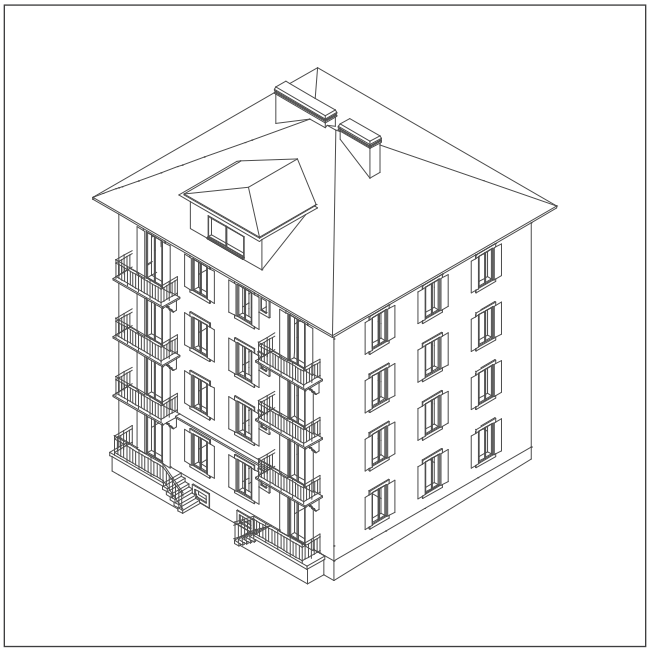
Une maison haute de trois à cinq étages, orientée sur quatre côtés, dotée d'une unique cage d'escalier distribuant un ou deux logements par palier. {...}

À la fin du XIXe siècle déjà, le type du petit immeuble locatif entouré d'un jardin, alliant logique de rapport et agrément de l'individualisme bourgeois, se fait une place de choix, mais discrète, dans la marge aérée des villes en expansion.

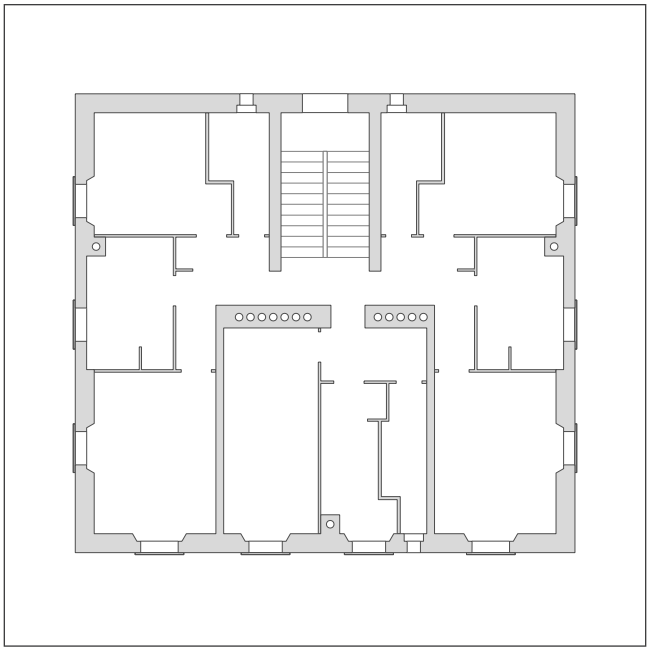
Didier Challand, in *Habitat en devenir, enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse*, publié sous la direction de Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, Adriana Rabinovich, PPUR, 2009

situation espèce 1.0 - 1: 2000

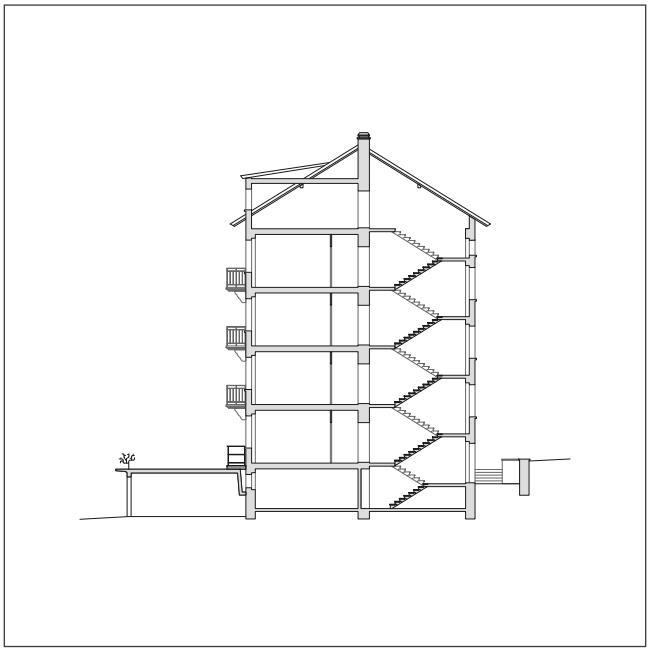
espèce jumelle 1.0' - 1:2000



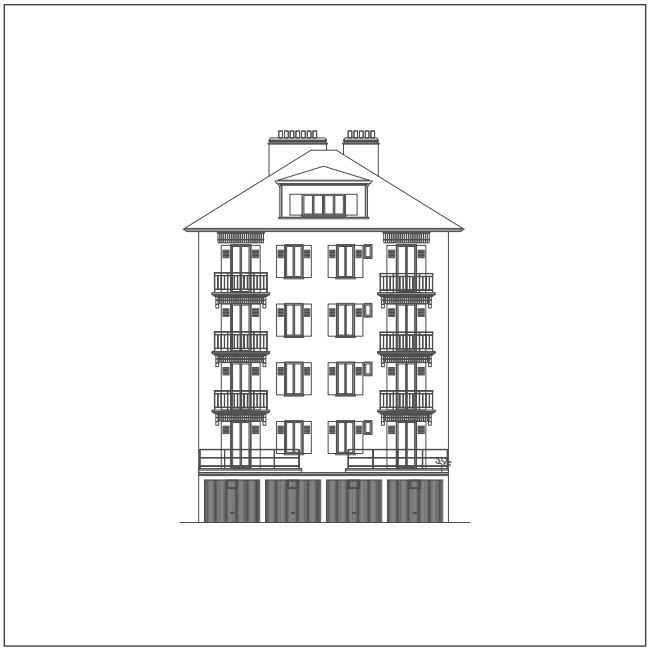
axonométrie 1.0



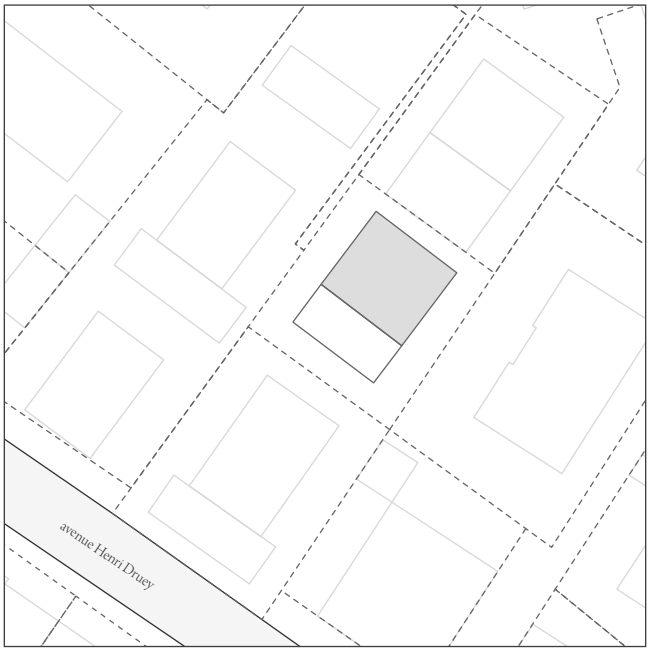
plan d'étage courant 1.0 / 1912 - 1:200



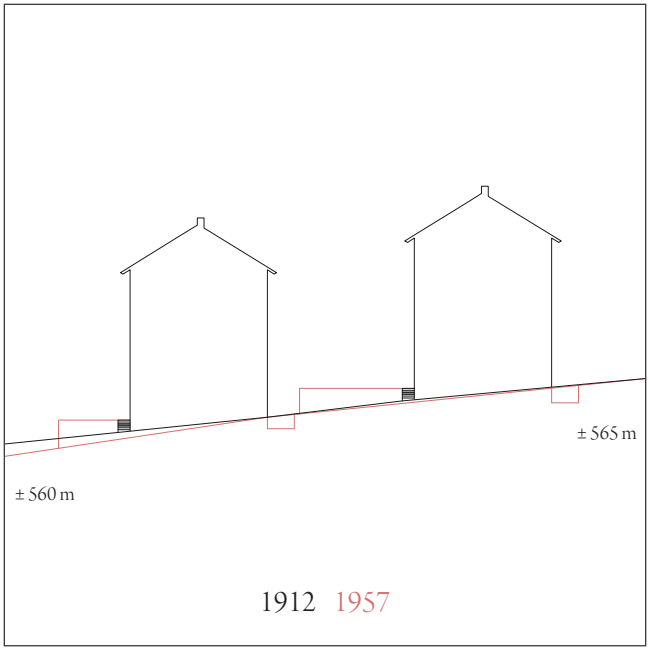
coupe 1.0 / actuelle - 1:400



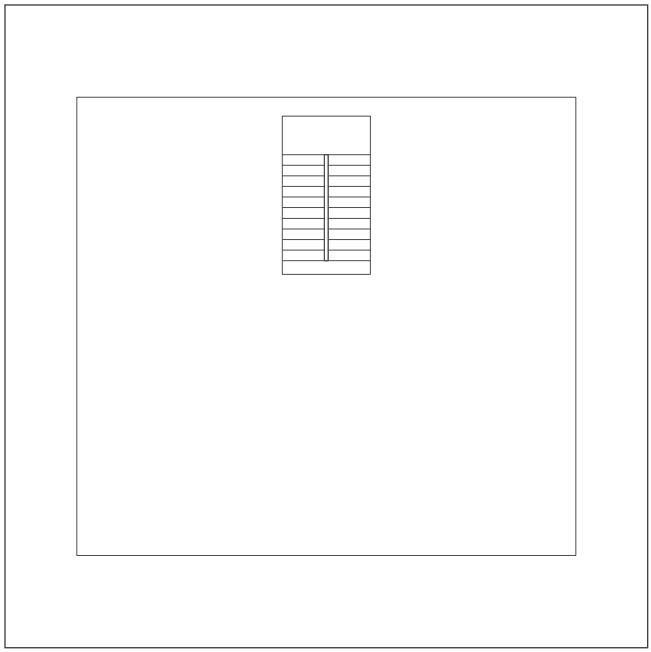
élévation 1.0 - 1:400



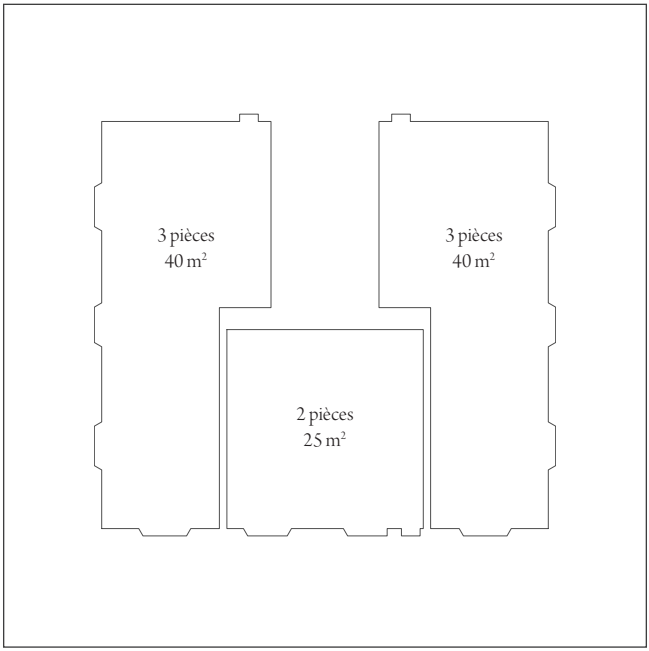
parcellaire 1.0 - 1:1000



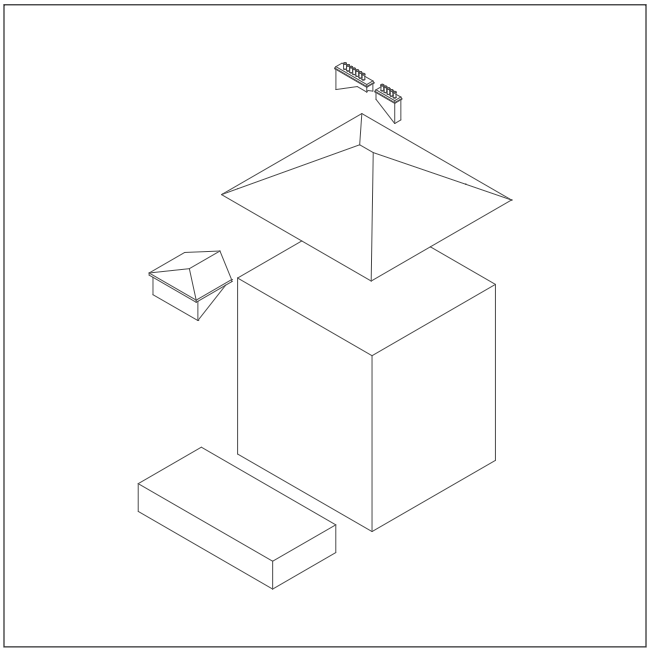
adaptation au terrain 1.0 et 1.0' / 1912 et 1957



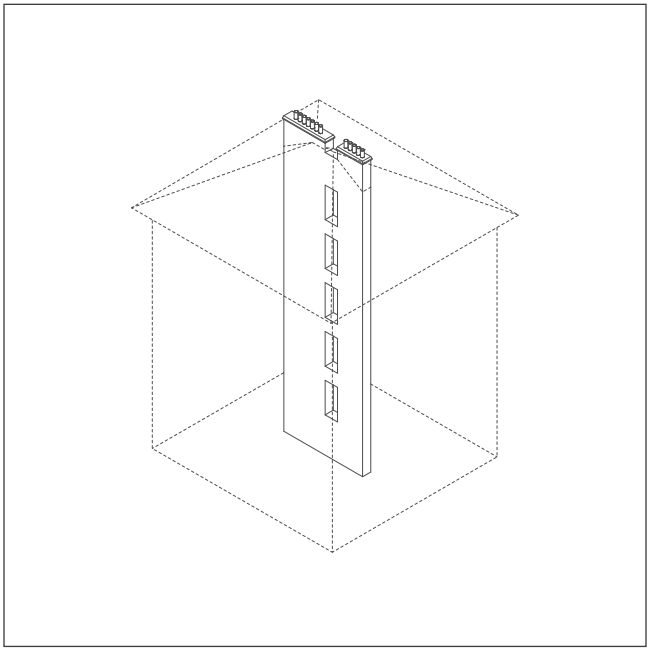
circulation intérieure orientée au nord 1.0 - 1:200



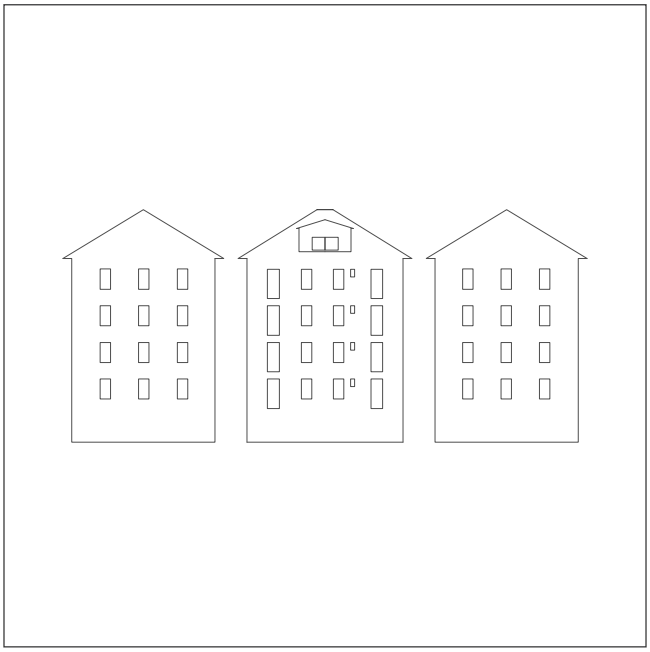
répartition des appartements 1.0 / 1912 - 1:200



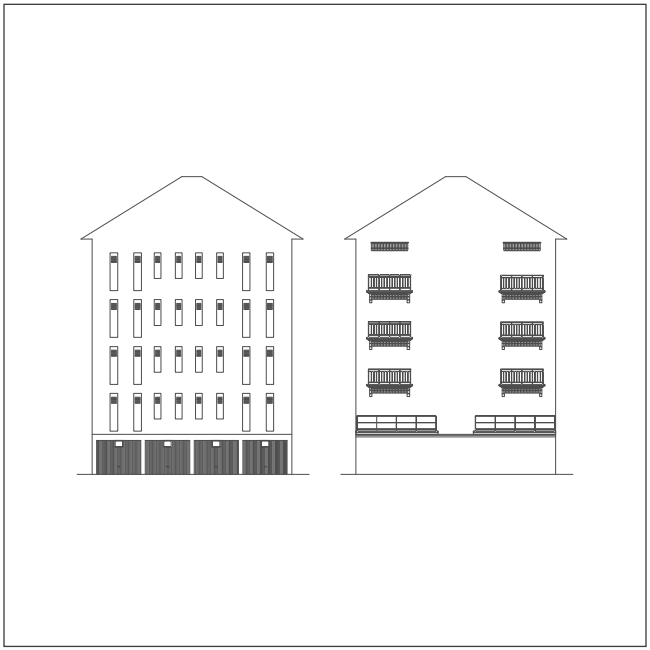
volumes principaux 1.0



système porteur central 1.0 : le mur chauffage

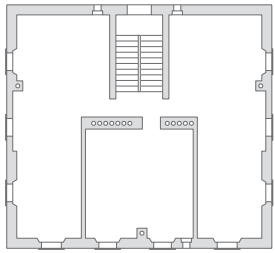


façades héliotropes symétriques 1.0



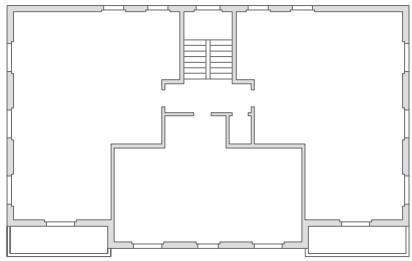
motifs 1.0

E 1.0

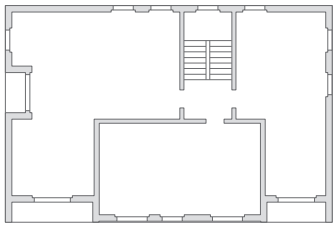


1 m

E 1.1



E 1.2

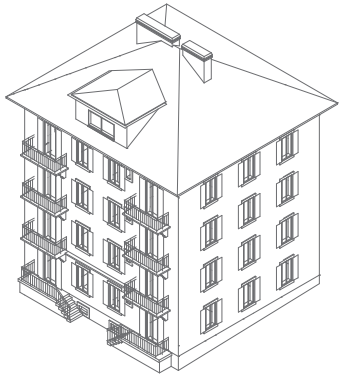


situation - 1:4000

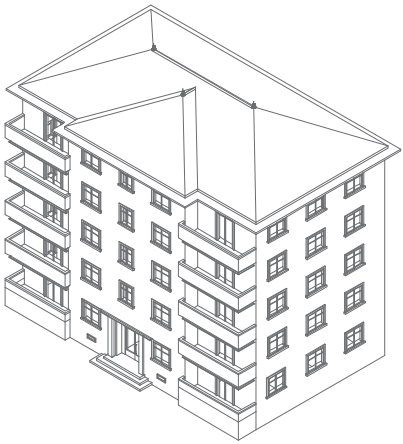
plan étage

planche comparative espèces 1.0 à 1.2 - 1/4

E 1.0



E 1.1



E 1.2

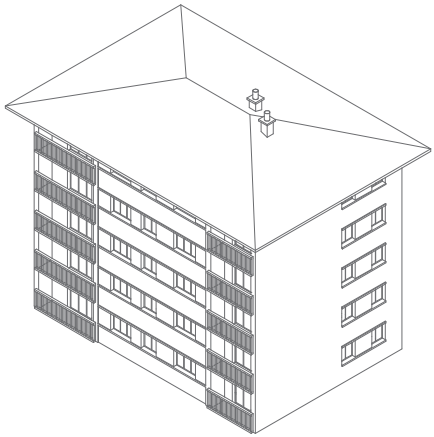
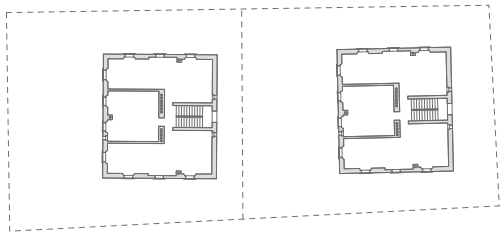


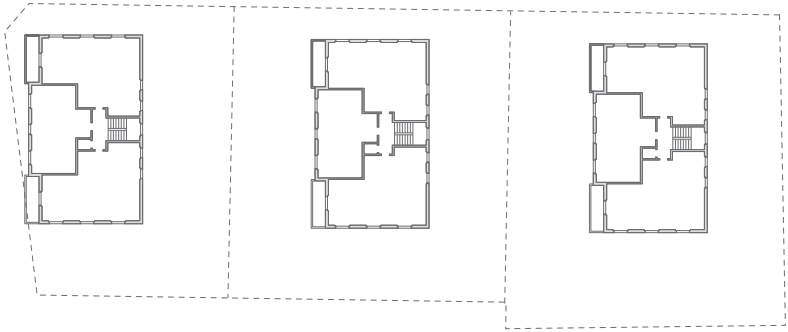
planche comparative espèces 1.0 à 1.2 - 2/4

position en série sur parcelle(s)

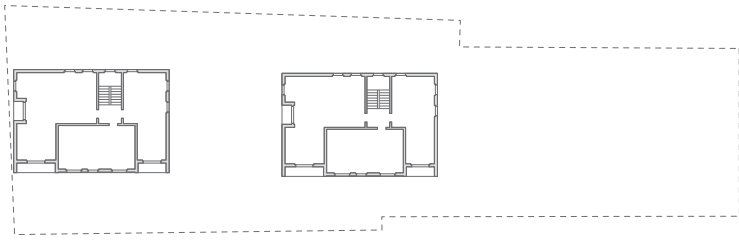
E 1.0



E 1.1



E 1.2

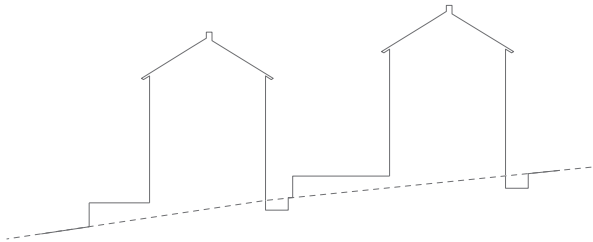


10 m

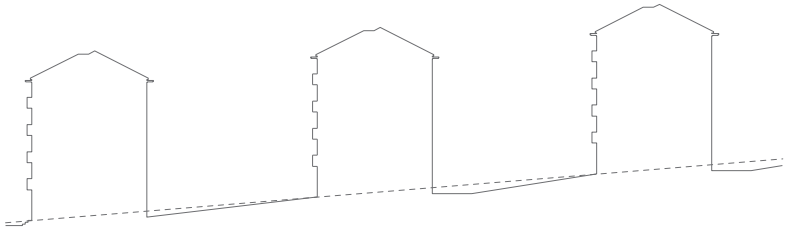
§ planche comparative espèces 1.0 à 1.2 - 3/4 §

E 1.0

terrassements

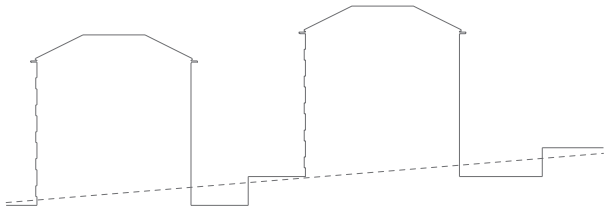


E 1.1



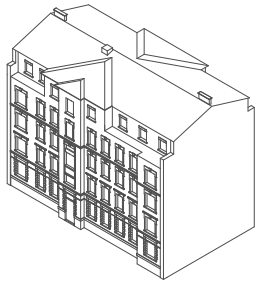
E 1.2

terrassements



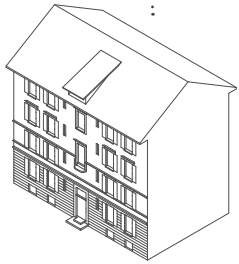
10 m

Famille 2



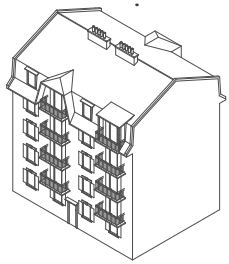
E 2.0

1904
av. H. Druey 9 - 15



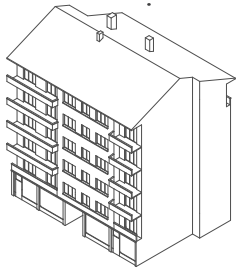
E 2.1

1906 - 1927
rue des Crêtes 2 - 8



E 2.2

1910
av. H. Druey 22 - 30

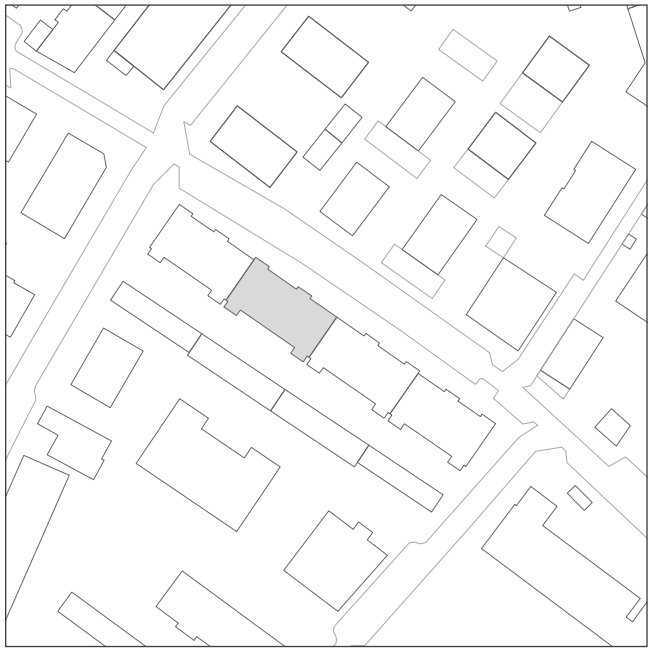


E 2.3

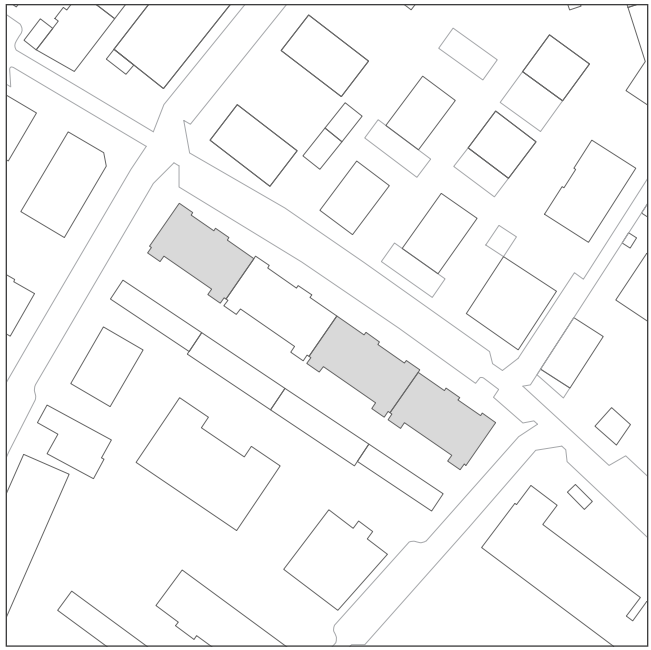
1950
av. des Oiseaux 2 - 4
rue de la Pontaise 42 - 44

généalogie des espèces 2

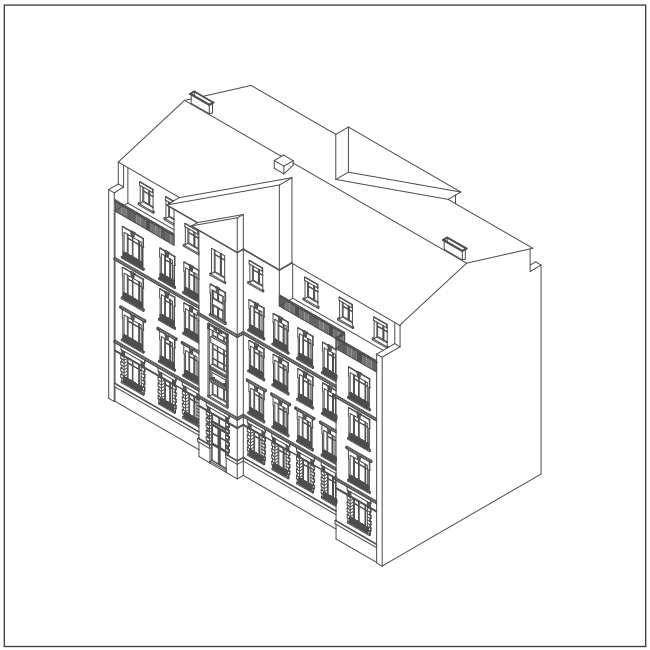
L'espèce 2.0 se situe avenue Henri Durey 13. Elle fait partie d'un ensemble de quatre immeubles mitoyens, symétriques deux à deux.
La caractéristique de cette espèce réside, à l'inverse de la première famille, dans la position qu'elle occupe par rapport à la rue : un immeuble de quatre étages surmonté d'un attique répondant aux règles de construction actuelles, positionné en front de rue et répété à plusieurs reprises.
Outre les éléments décoratifs caractérisant un immeuble bourgeois du début du 20ème siècle, cette espèce se retrouve sous d'autres aspects selon les époques de constructions : espèces 2.1, 2.2 et 2.3.
Une autre caractéristique récurrente semblerait être le système constructif: un mur porteur central distribuant deux appartements traversants dont les pièces sont distribuées de part et d'autre par un long couloir.
Nota bene : le plan présenté date de 1904. Le plan actuel n'a pas été présenté mais chaque étage propose depuis 1958 trois appartements répartis par palier comme dans la villa urbaine.



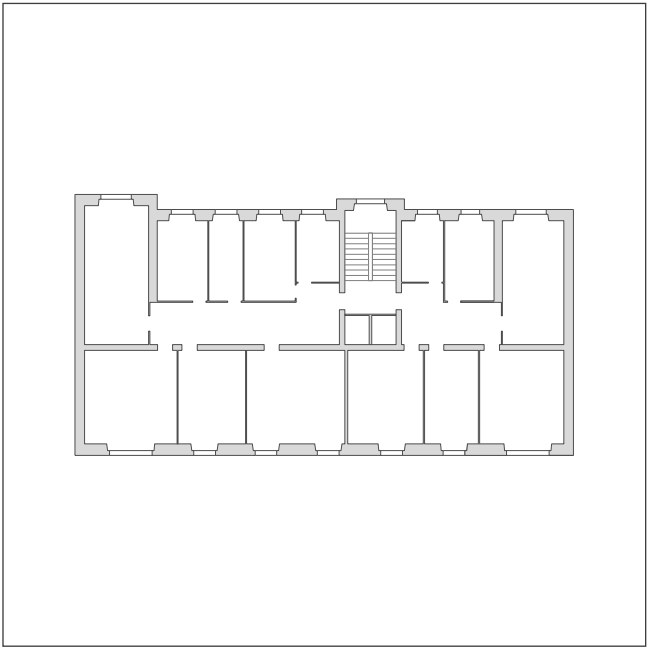
situation espèce 2.0 - 1: 2000



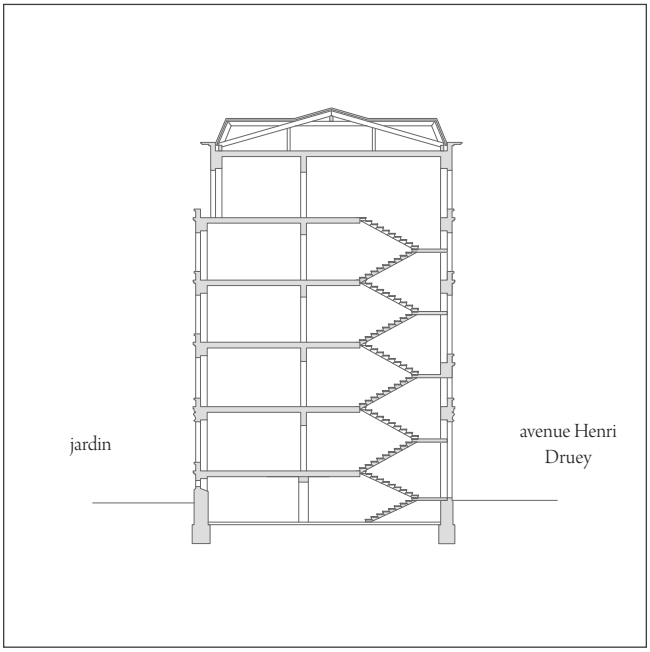
espèces jumelles 2.0' - 1:2000



axonométrie 2.0

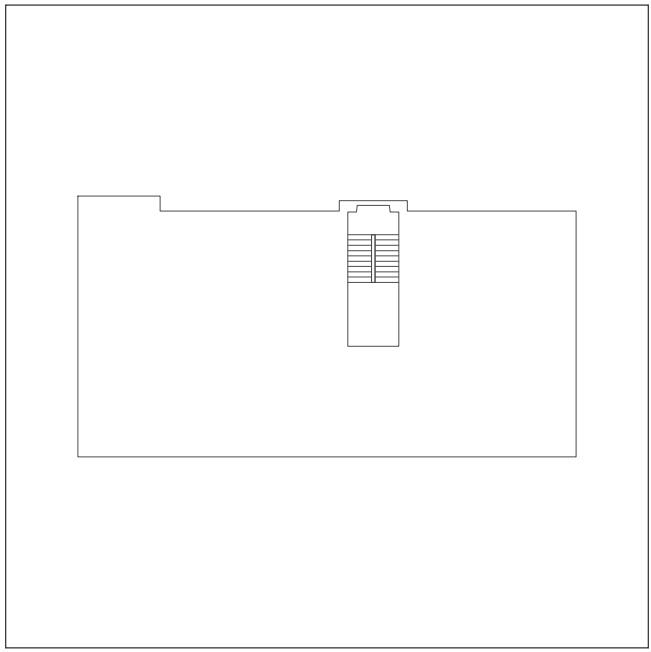


plan d'étage courant 2.0 / 1904 - 1:400

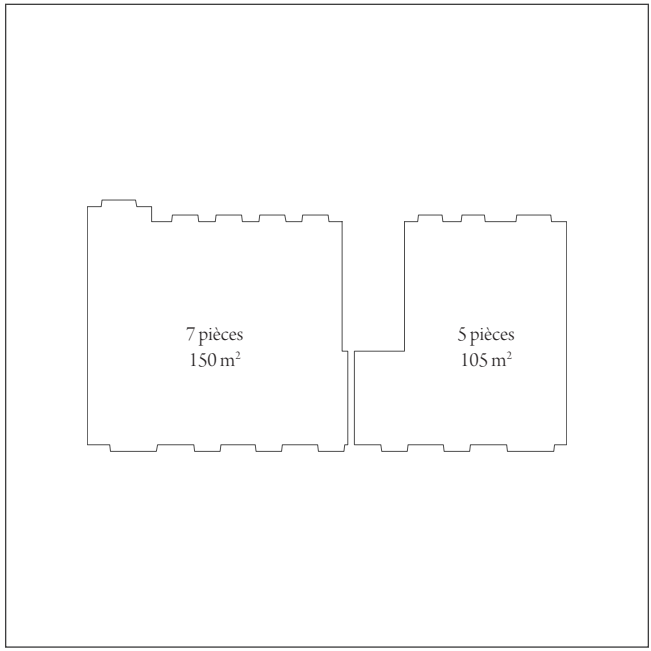


coupe 2.0 / actuelle - 1:400

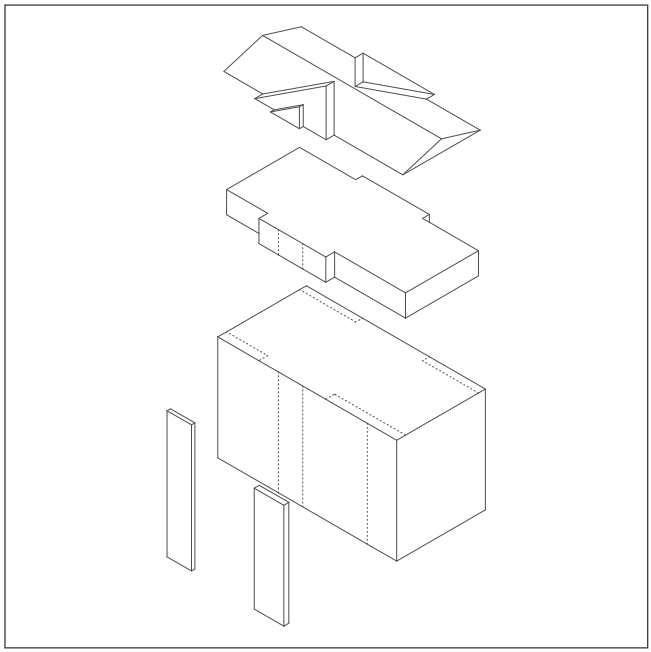
élévation 2.0 sur rue/ actuelle - 1:400



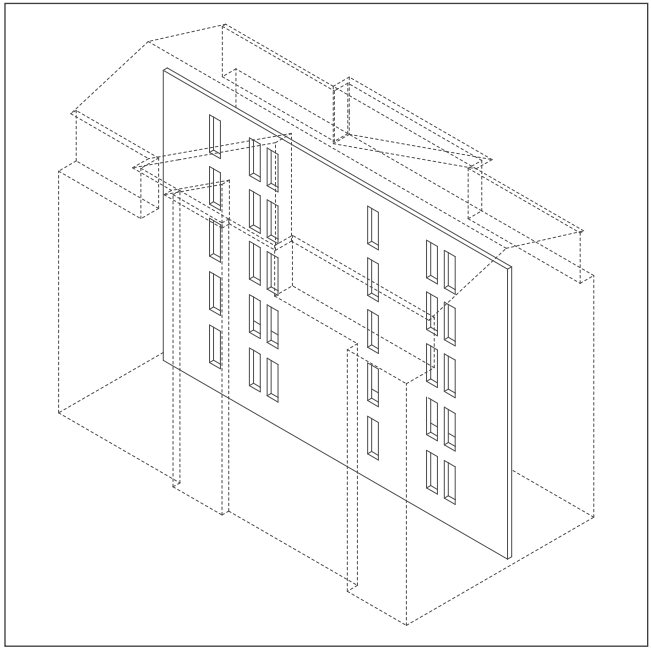
circulation intérieure sur rue 2.0 - 1:400



répartition des appartements 2.0 / 1904 - 1:400



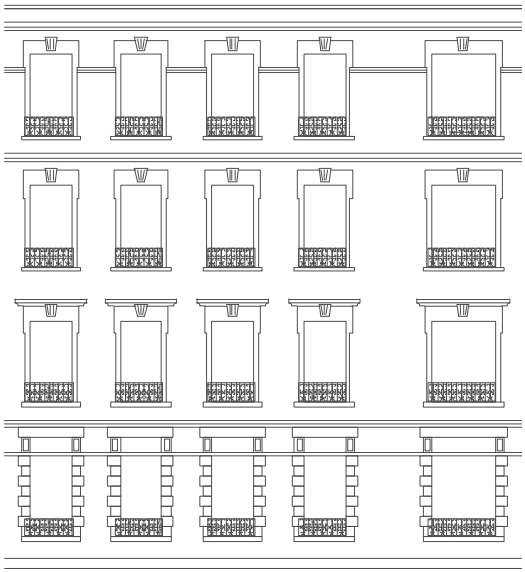
volumes principaux 2.0



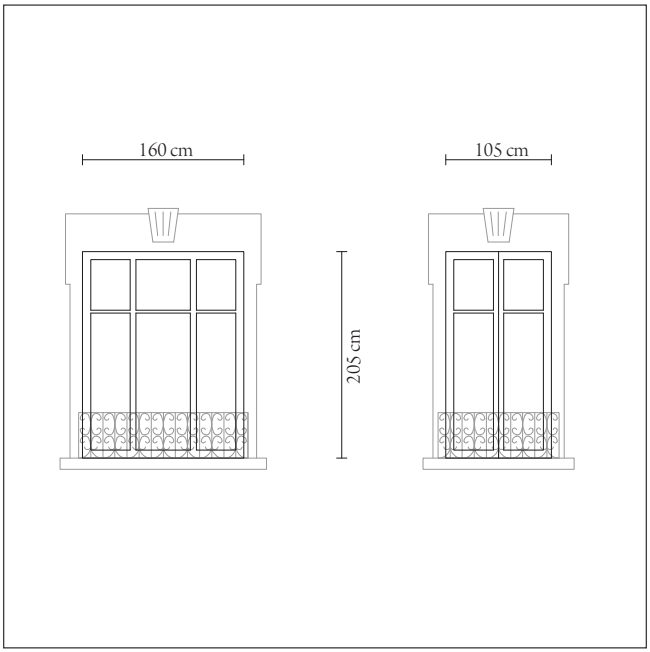
système porteur central 2.0

n° 9 n° 11 n° 13 n° 15

façades symétriques des quatre immeubles 2.0



motifs 2.0



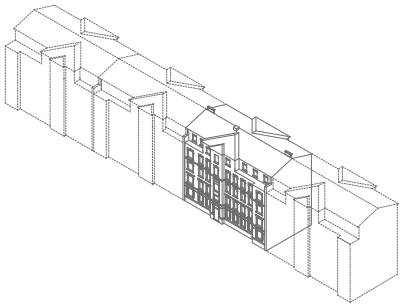
proportions des ouvertures 2.0

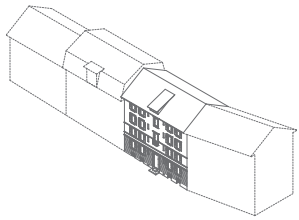
traitement du pignon 2.0 - 1:400

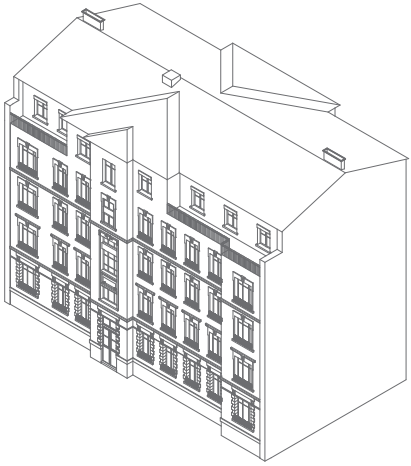
situation - 1:4000

$E^{2.0}$

$E^{2.1}$







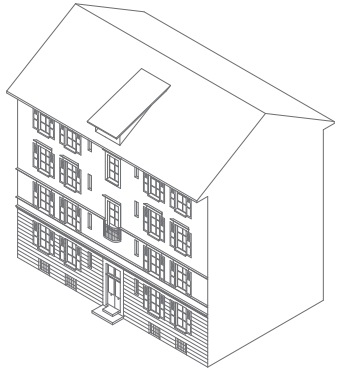
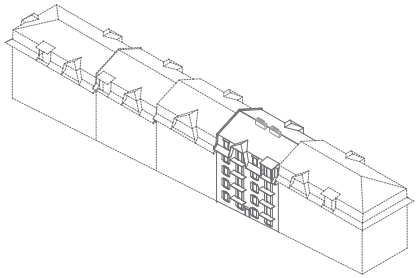


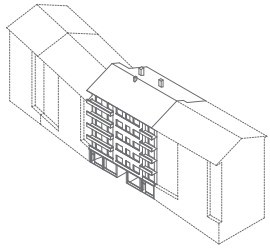
planche comparative espèces 2.0 à 2.3 - 1/4

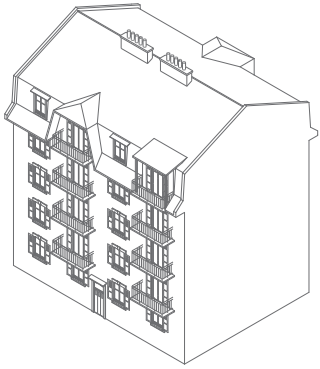
situation - 1:4000

$E^{2.2}$

$E^{2.3}$







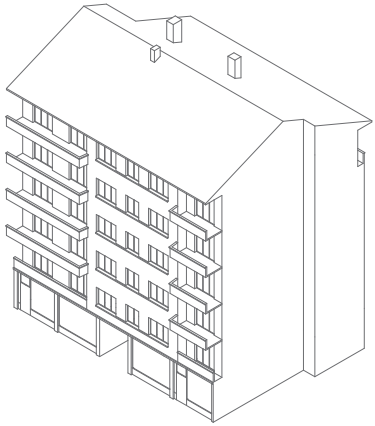
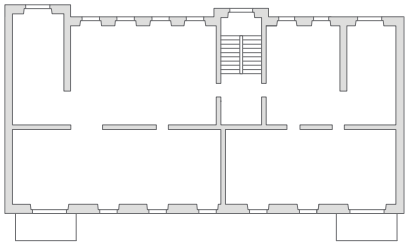


planche comparative espèces 2.0 à 2.3 - 2/4

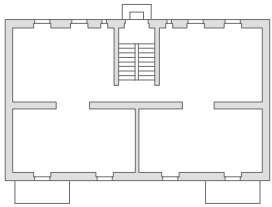
plan d'étage courant

E 2.0

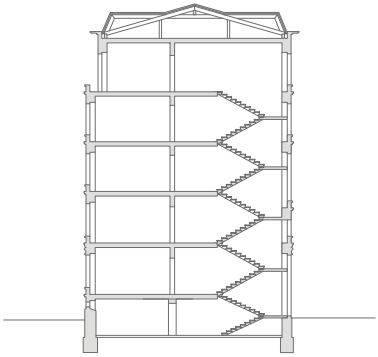


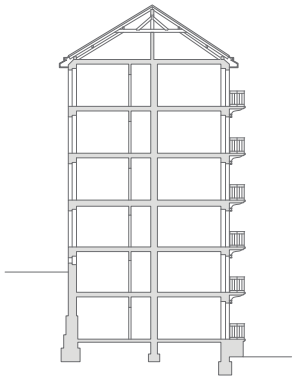
porteur intermédiaire

E 2.1



coupe





entresol et sous-sol

élévation du pignon

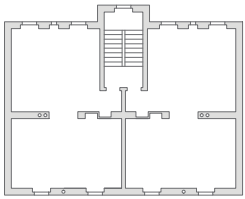
adaptation au terrain

| 1 m

§ planche comparative espèces 2.0 à 2.3 - 3/4 §

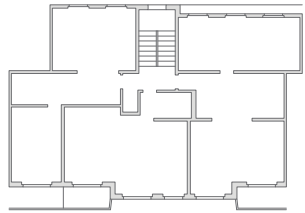
plan d'étage courant

$E^{2.2}$



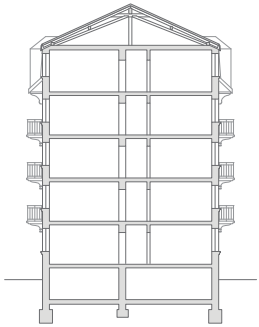
porteur intermédiaire

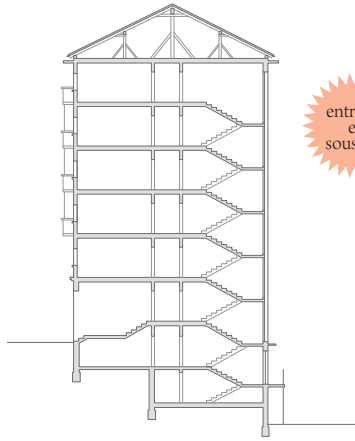
$E^{2.3}$



double porteur intermédiaire

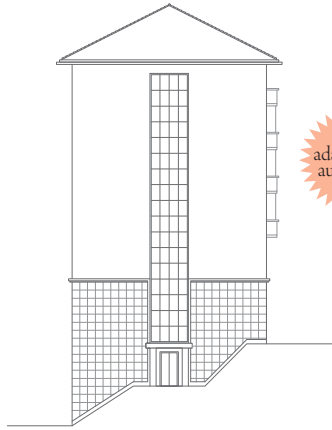
coupe





entresol et sous-sol

élévation du pignon

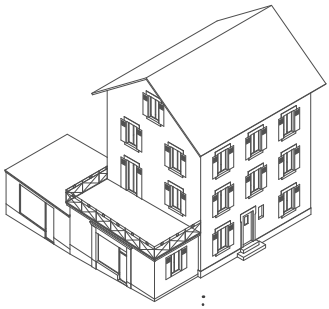


adaptation au terrain

1 m

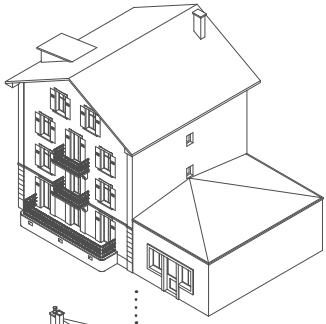
planche comparative espèces 2.0 à 2.3 - 4/4

Famille 3



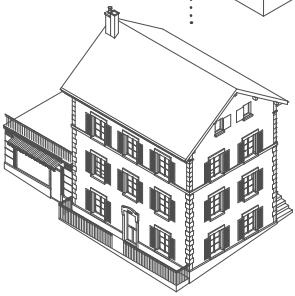
E 3.0

1893
rue des Oliviers 1



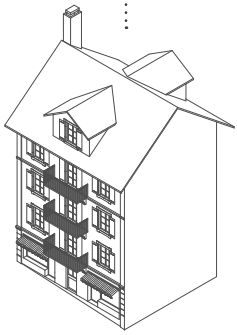
E 3.1

1898
chemin des Lilas 1 et 3



E 3.2

1946
rue de la Pontaise 24



E 3.3

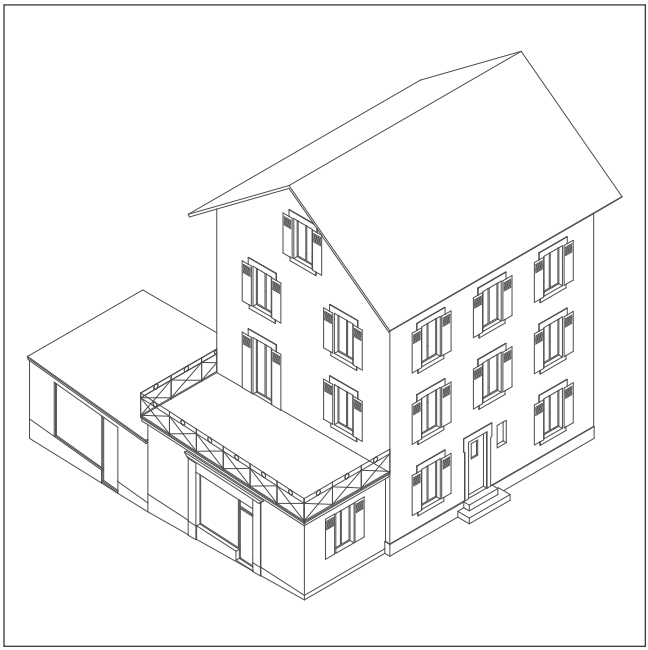
1950
rue de la Pontaise 26

généalogie des espèces 3

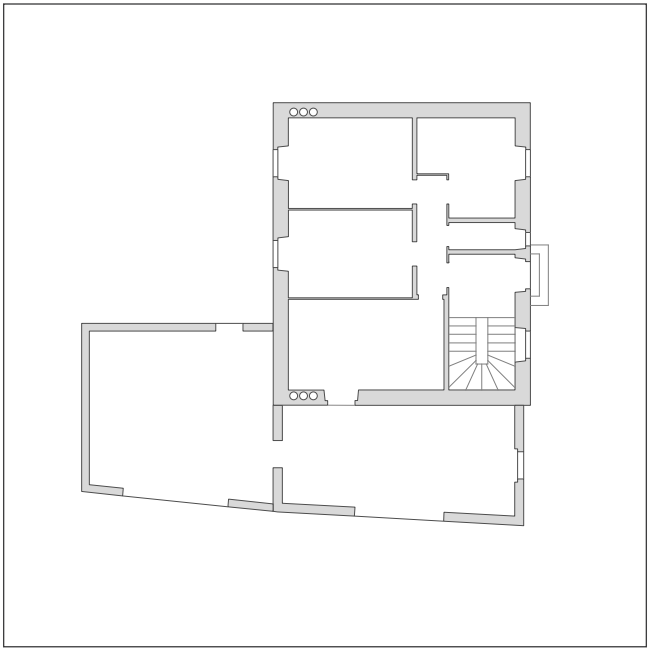
L'espèce 3.0 se situe rue des Oliviers 1 et s'ouvre également sur la rue des Crêtes. Elle introduit la famille des maisons-magasins.
La particularité de cette espèce est évidemment l'ajout d'un programme différent au rez-de-chaussée et la qualité offerte dans certains cas - espèces 3.0 et 3.2 - aux logements situés au premier étage d'une large terrasse dominant la rue.
Cette espèce relativement discrète par ses proportions réduites se décline de manière différente selon les dispositions viaires : ici en L à l'angle de la rue des Crêtes et du chemin de Mémise pour les espèces 3.0 et 3.1, plus loin dans l'alignement de la rue de la Pontaise pour les espèces 3.2 et 3.3.

situation espèce 3.0 - 1: 2000

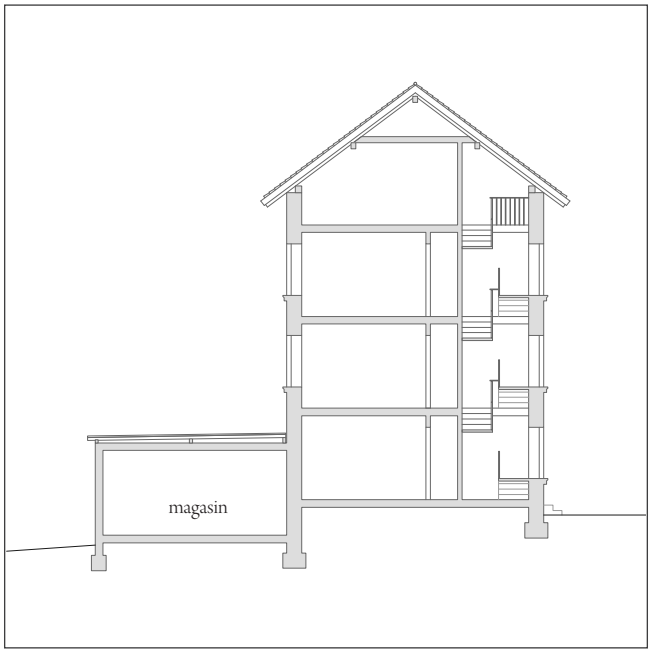
parcellaire 3.0 - 1:1000



axonométrie 3.0

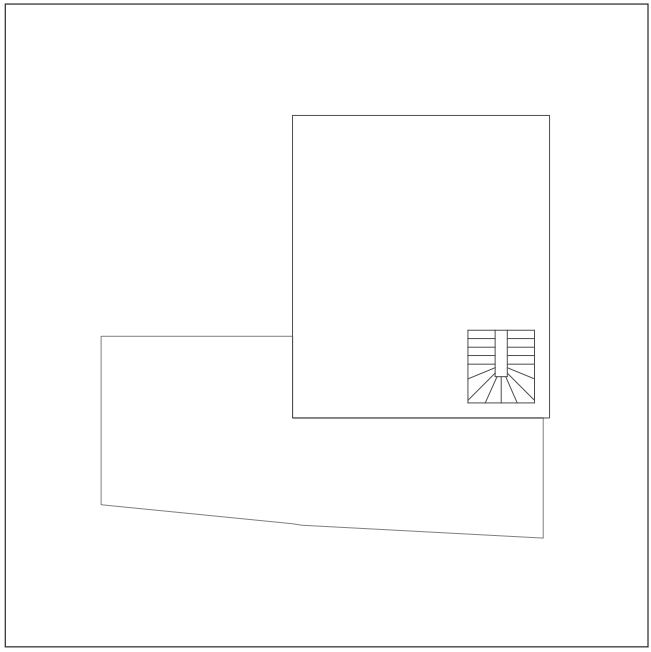


plan du rez-de-chaussée 3.0 / 1:200

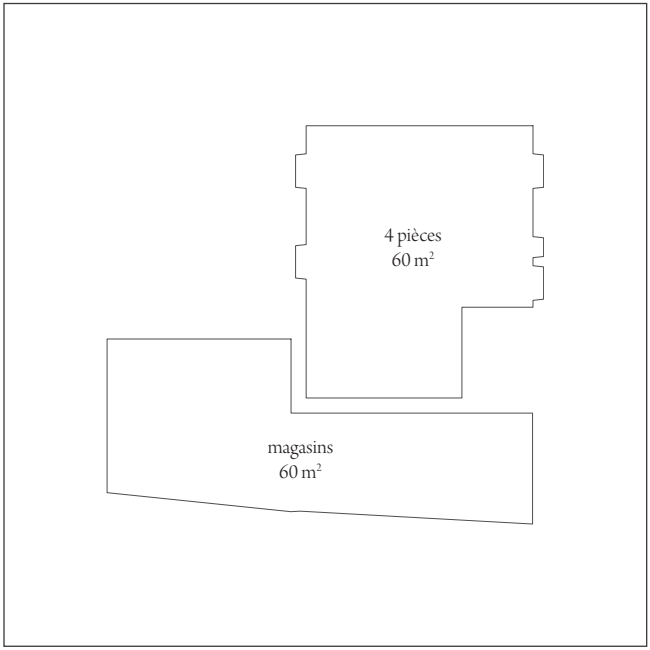


coupe 3.0 - 1:200

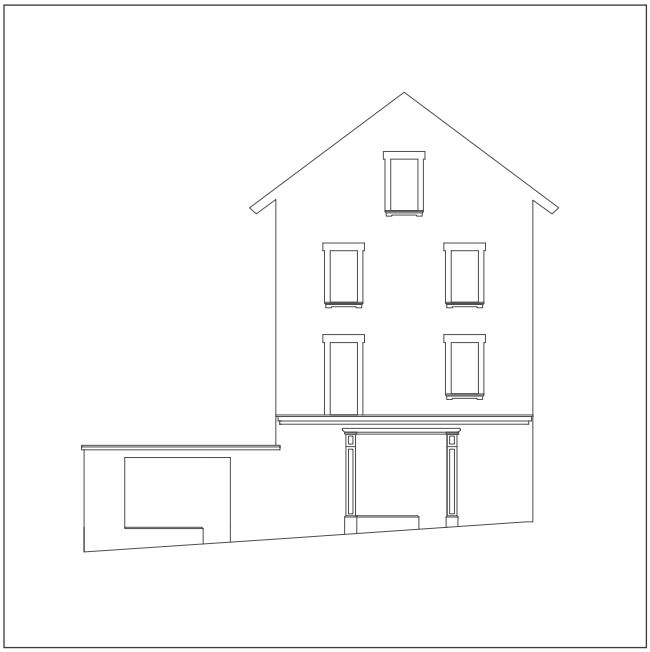
élévation 3.0 - 1:200



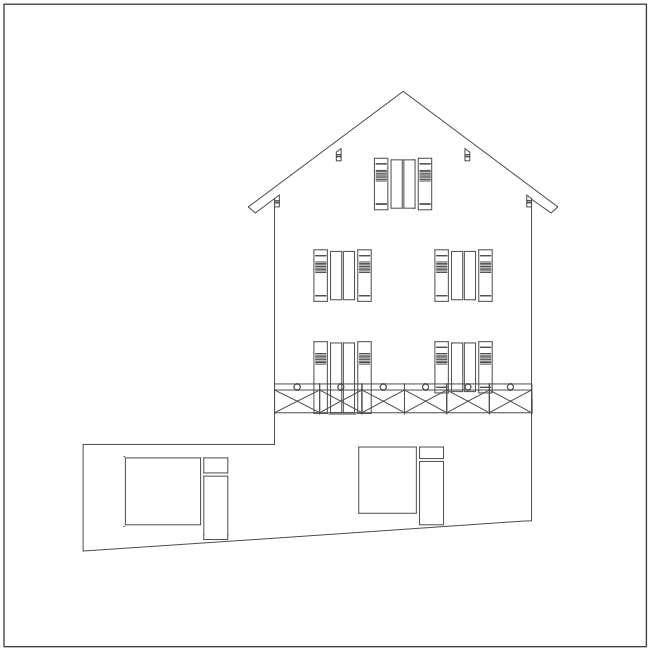
circulation intérieure 3.0



répartition des surfaces 3.0 / 1:200



motifs 3.0 - 1/2



motifs 3.0 - 2/2

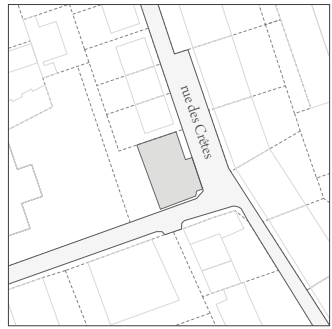
situation - 1:4000

E 3.0

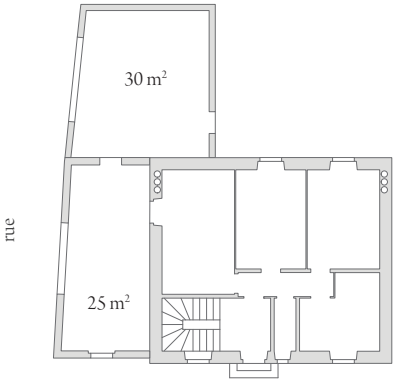
E 3.1

parcellaire - 1:2000

angle de rues



plan du rez-de chaussée et surface de magasin



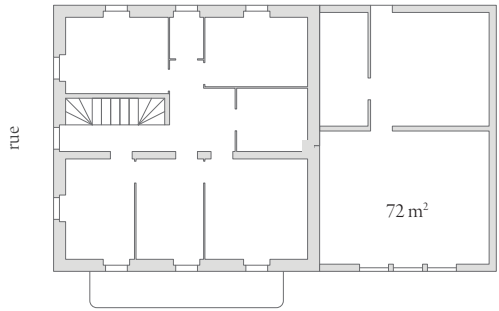


planche comparative espèces 3.0 à 3.3 - 1/4

situation - 1:4000

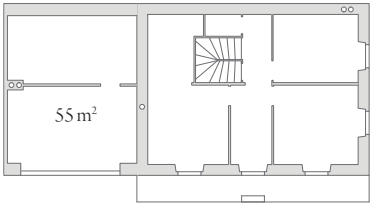
$E^{3.2}$

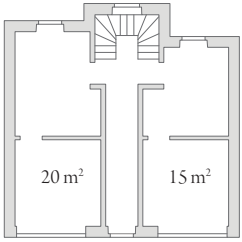
$E^{3.3}$

parcellaire - 1:2000

mitoyens

plan du rez-de chaussée et surface de magasin





rue

rue

1 m

planche comparative espèces 3.0 à 3.3 - 2/4

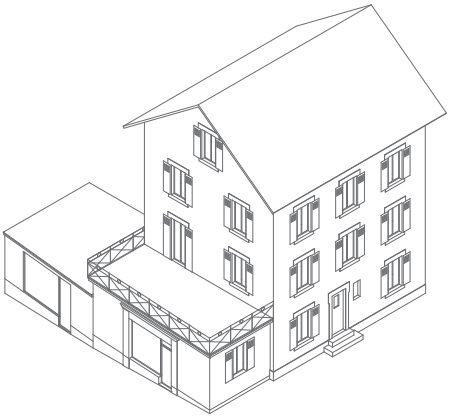
élévation principale

E 3.0

E 3.1

1 m

terrasse



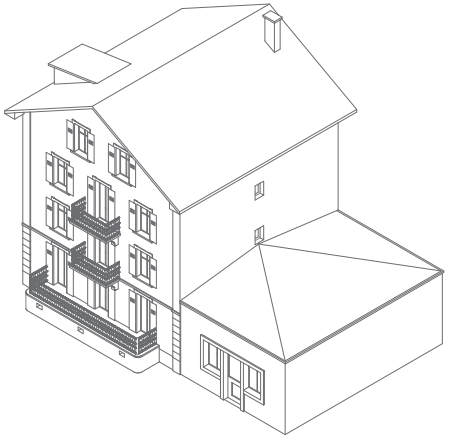


planche comparative espèces 3.0 à 3.3 - 3/4

élévation principale

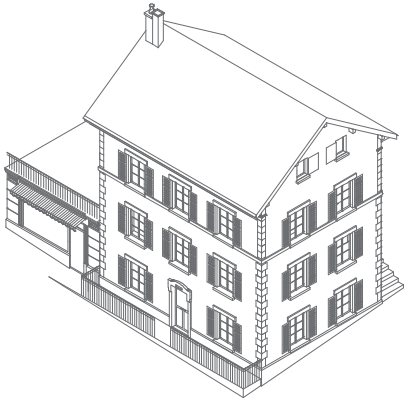
E 3.2

terrasse

E 3.3

1 m

magasin intégré



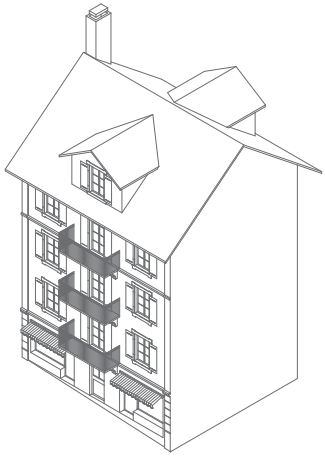
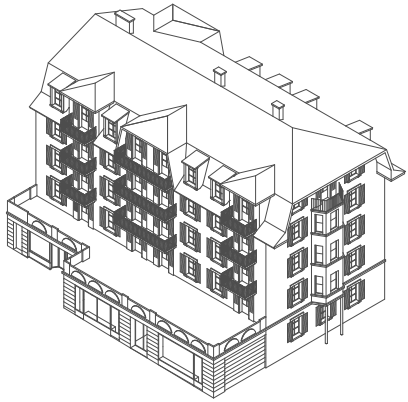


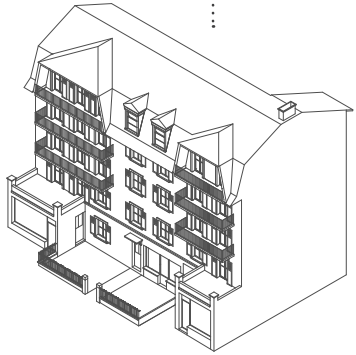
planche comparative espèces 3.0 à 3.3 - 4/4

Famille 4



E 4.0

1912
rue de la Pontaise 2 et 4

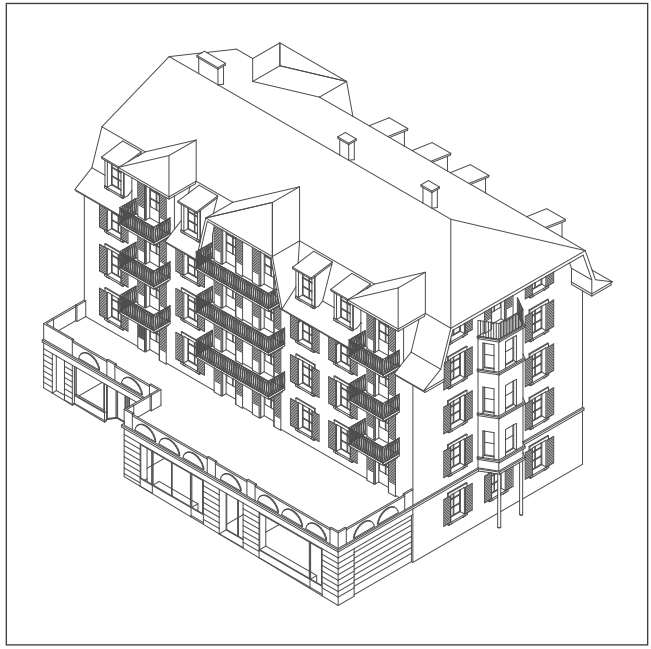


E 4.1

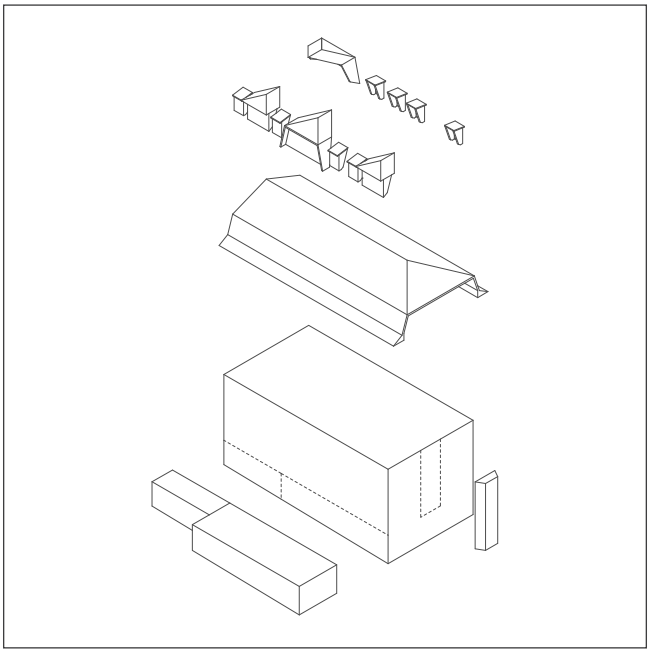
1927
rue de la Pontaise 6a et 6b

L'espèce 4.0 se situe au commencement de la rue de la Pontaise et porte les numéros 2 et 4. Elle a été sélectionnée en premier lieu pour son caractère singulier, puis justifié par les études parallèles des espèces 2 et 3.
Elle présente un élargissement du socle du rez-de-chaussée accueillant des commerces, offrant également des terrasses privatives aux logements du premier étage. Elle s'apparente ainsi à la famille 3 des maisons-magasins.
Par ses caractéristiques structurelles influençant la distribution des pièces au sein des appartements, elle se rapprocherait de la famille 2 des immeubles mitoyens.

situation espèce 4.0 - 1: 2000

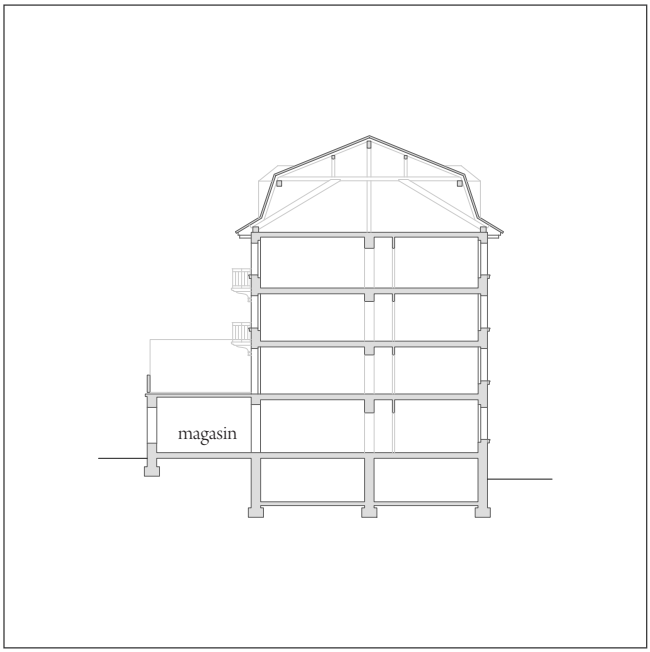


axonométrie 4.0



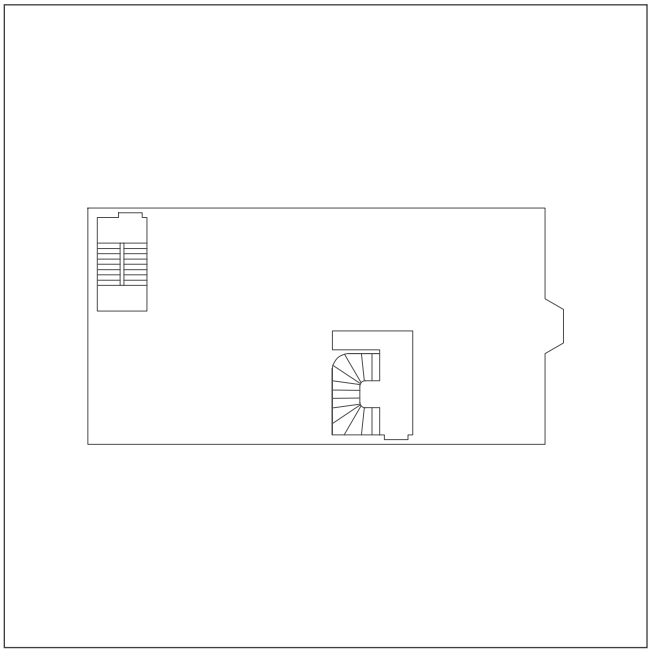
volumes principaux 4.0 - 1:1000

plan du rez-de-chaussée 4.0 / 1:250

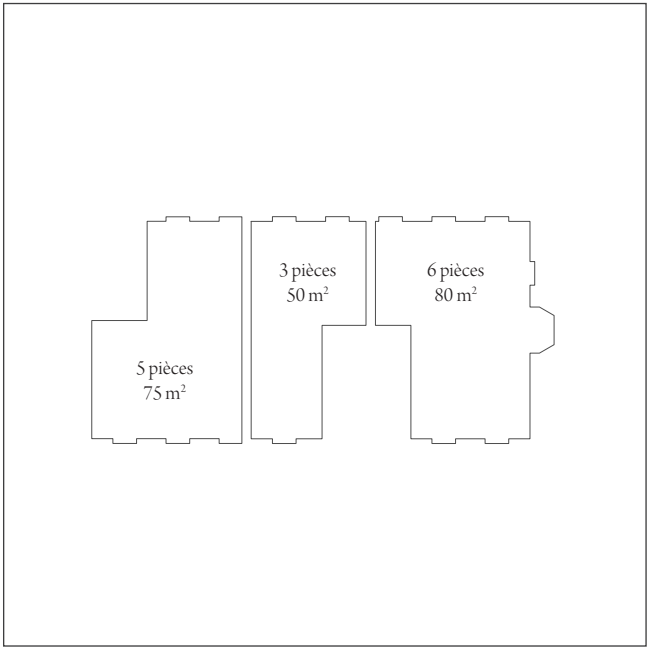


coupe 4.0 - 1:250

élévation 4.0 - 1:250

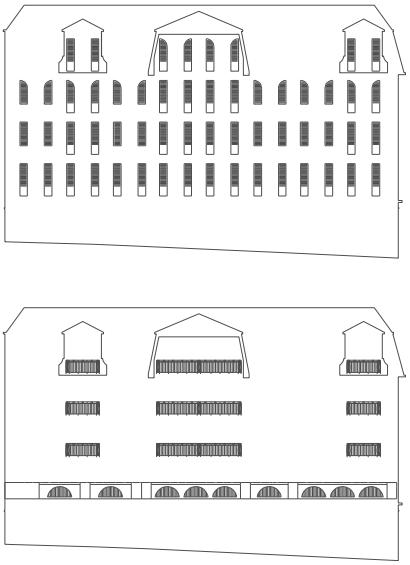


circulations intérieures 4.0



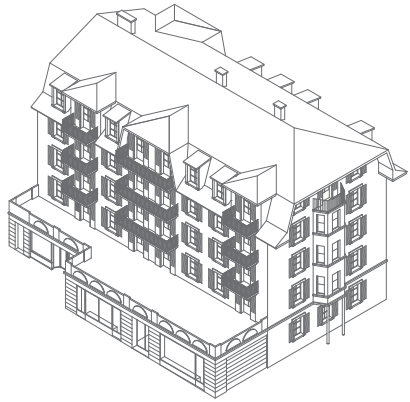
répartition des appartements 4.0 / 1:250

motifs 4.0 - 1/2

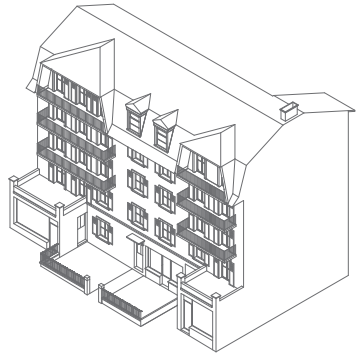


motifs 4.0 - 2/2

E 4.0



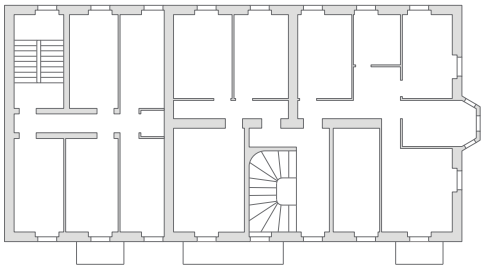
E 4.1



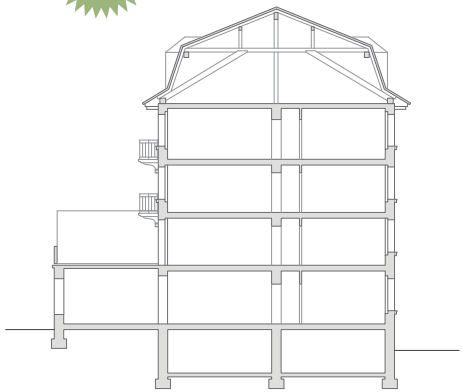
situation - 1:4000

planche comparative espèces 4.0 et 4.1 - 1/2

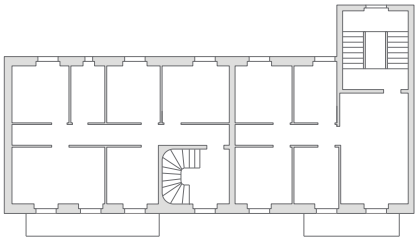
porteurs intermé-diaires

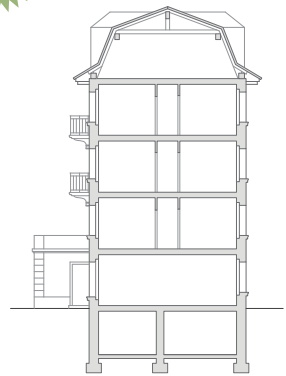


magasin terrasse



magasin terrasse



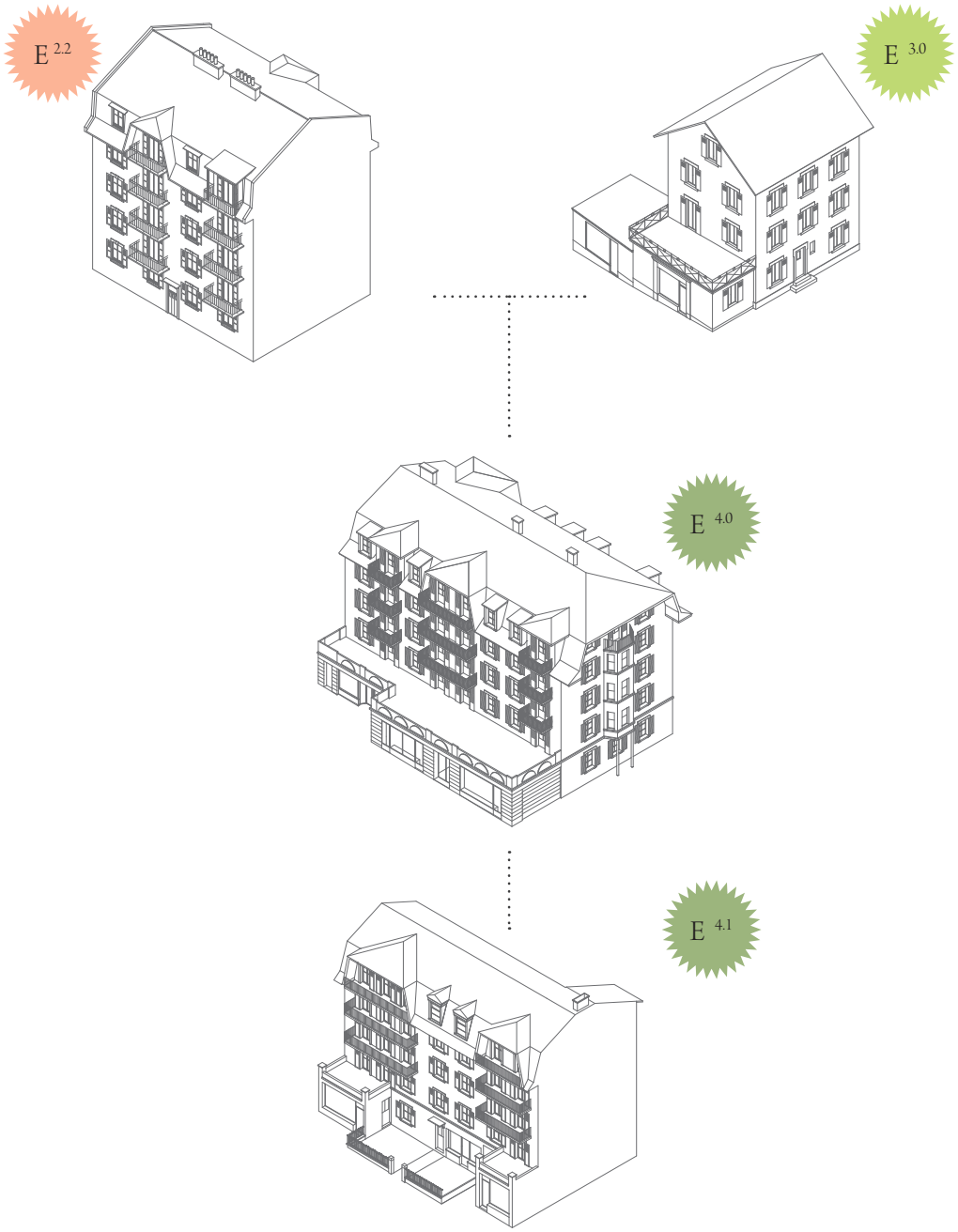


plan d'étage courant

coupe

| 1 m

planche comparative espèces 4.0 et 4.1 - 2/2



hypothèse d'hybridation 4.0 et 4.1

Conclusion

Cette conclusion rassemble les remarques liées aux cas particuliers d'étude, les familles et les espèces, ainsi que les questionnements liés à la méthode, et les perspectives futures de ce travail d'investigation.

Famille 1

L'étude menée par Didier Challand a permis de distinguer sur l'espèce 1.0 les caractéristiques inhérentes à la villa urbaine telles que le détachement morphologique, le plan héliotrope traduit en façade par les ouvertures principales situées à l'ouest, à l'est et au sud, la distribution des appartements par étage.
La détermination de l'espèce 1.0 est assez évidente ; celles des espèces 1.1 et 1.2 l'est peut-être moins. Outre les aspects extérieurs assez différents, on retrouve l'espace vert périphérique qui distance chacune des espèces de ses semblables. On voit ainsi apparaître un "sous-milieu" influencé par un urbanisme de plot. On imagine alors l'influence de la réglementation constructive avec un retrait systématique à la limite parcellaire.
La deuxième caractéristique commune à ces trois espèces se trouve dans la distribution des appartements : trois par palier, le premier monorienté, les deux autres doublement ou triplement orientés. Si l'on compare la surface des appartements on s'aperçoit que l'espèce 1.0 est un modèle réduit des deux autres. Il est important de noter que la répartition des appartements a été modifiée sur l'espèce 1.0 mais qu'il n'était pas opérant de montrer cette évolution dans l'étude comparée.
La dernière caractéristique porte sur l'adaptation au terrain présentant une déclivité prononcée et la construction en série d'une même espèce. L'étude plus pointue de l'espèce 1.0 révèle des transformations importantes en 1957 et l'utilisation de cette pente pour l'ajout de fonctions annexes. Chaque espèce de la famille présente alors une forme de terrassement relative à l'espacement entre chaque espèce jumelle.

Famille 2

La deuxième famille a été composée selon le critère de la position urbaine en front de rue. De manière générale, l'espèce de cette famille est un immeuble de quatre à cinq étages, répété plusieurs fois de façon mitoyenne, constituant un ensemble d'une longueur imposante, unifié par des éléments communs décoratifs

ou constructifs.
Les ressemblances de cette famille liées au système porteur ont déjà été évoquées dans l'introduction de l'espèce 2.0. En revanche, nous pourrions revenir sur la particularité de l'adaptation au terrain. À l'inverse de la villa urbaine qui propose un ajout postérieur à la construction initiale, l'immeuble mitoyen profite de cette différence de niveaux en créant les entresols. L'entrée officielle dans l'immeuble se fait d'ailleurs dans certains cas sur un palier intermédiaire, évitant la traversée du bâtiment pour aller chercher la circulation sur la façade opposée ; c'est le cas notamment de l'espèce 2.1.
Le dernier aspect relatif à cette famille peut sembler anodin, mais il pose question dans le cas d'un système urbain continu : le pignon ou l'extrémité du système. Il n'y a pas d'enseignement spécifique à tirer de cette caractéristique si ce n'est dans le cas de l'espèce 2.3 où la cage d'escalier magnifiée en façade révèle un changement de distribution par étage.

Famille 3

Il est évident pour cette famille que le critère de sa constitution fut la combinaison entre le logement et le commerce. La caractéristique particulière de ces espèces repose dans la qualité ajoutée aux appartements situés au premier étage bénéficiant d'une grande terrasse au-dessus du magasin. L'espèce 3.3 possède déjà son commerce au moment de la construction et ce système semble enlever certaines des qualités propres aux espèces 3.0 et 3.2.
On verra que cette famille trouve un lien de parenté avec la suivante, à une échelle plus réduite.
Comme pour la famille 1, on remarque que ces espèces s'insèrent dans un "sous-milieu" au tissu resserré, différent en termes de proportions parcellaires et de réglementations constructives de ceux des familles précédentes.

Famille 4

Les espèces de cette famille ont été déterminées par leur ressemblance hybride entre un immeuble de la famille 2 et un magasin-terrasse de la famille 3. On retrouve ainsi des caractéristiques dans le socle commercial faisant également office de terrasse et dans le système constructif de l'immeuble de logement qui le surplombe.

À suivre

Il est important de faire le bilan d'une expérience, en revenant sur les hypothèses de départ et en expliquant les résultats obtenus. Il me semble que cette méthode est effective dans le sens où elle renseigne sur la nature des éléments étudiés et aide à la réalisation d'un florilège de références architecturales - ici, en matière de logement lausannois- introduisant le projet d'architecture. Il manque cependant à cette étude quelques éléments que j'espère mettre à jour prochainement. D'une part, il semblerait essentiel de situer ces espèces par rapport à la ville de Lausanne, pour les redéfinir à une échelle plus vaste et les comprendre non plus comme exemples isolés mais comme expériences renouvelées au sein d'une même ville. D'autre part, pour cette étude très localisée, il serait sans doute nécessaire de dresser l'état physique de la confrontation dans le site d'une espèce à une autre. Par exemple, comment se sont installés côte à côte un immeuble mitoyen et une maison-magasin ? On reviendrait ainsi sur cette question évoquée au début grâce au relevé linéaire de la rue de la Pontaise et à ce "collage" d'espèces mis ainsi en évidence.
Pour finir, comme retour sur l'introduction de cet énoncé théorique, il me semble évident de poursuivre cette étude par le relevé des éléments caractéristiques du logement -illustrant le caractère domestique dont nous parlions auparavant-, afin de réaliser un autre répertoire grammatical du lieu dans lequel le projet prendra place.

Prière d'insérer

L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça s'éclate, ou que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (trop de gens bien intentionnées sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie. C'est à partir de ces constatations élémentaires que s'est développé ce livre, journal d'un usager de l'espace.

G. P.

Georges Perec, Espèces d'espaces, Galilée, 2006

Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne
énoncé théorique de Master de Camille Delaunay
sous la direction de
Elena Cogato Lanza, professeur énoncé théorique
Luca Ortelli, directeur pédagogique
Luca Conti, maître EPFL